HAL
open science

Le récit de vie d'une génération : la trajectoire de Chinois né avec la Chine socialiste

Jean-Louis Rocca

To cite this version:

Jean-Louis Rocca. Le récit de vie d'une génération : la trajectoire de Chinois né avec la Chine socialiste. Les Études du CERI, 238, pp.37, 2018, 10.25647/etudesduceri.238 . hal-03387589

HAL Id: hal-03387589

https://sciencespo.hal.science/hal-03387589

Submitted on 20 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LE RÉCIT DE VIE D'UNE GÉNÉRATION : LA TRAJECTOIRE DE CHINOIS NÉS AVEC LA CHINE SOCIALISTE

Jean-Louis Rocca

Les Etudes du CERI N° 238 - décembre 2018

Centre de recherches internationales
Sciences Po

Le récit de vie d'une génération : la trajectoire de Chinois né avec la Chine socialiste

Résumé

Un des phénomènes les plus frappants de l'histoire récente de la Chine est la trajectoire singulière d'une génération, celle qui est née dans les grandes métropoles entre la fin des années 1940 et le milieu des années 1950. Ses membres ont subi de plein fouet, pour le meilleur et pour le pire, l'ensemble des convulsions et des ruptures qu'a connues le pays depuis 1949, et occupent aujourd'hui les positions dominantes dans la plupart des domaines de la vie sociale. Malgré son importance, l'histoire de cette génération qui a en partie construit la Chine actuelle a fait l'objet de peu de travaux. Les récits de vie de sept de ses représentants constituent une source d'information qui permet de recueillir le point de vue de ces acteurs et de comprendre comment ils élaborent aujourd'hui un discours autour de leur expérience personnelle. L'analyse de ce discours permet de cerner l'interaction des trajectoires individuelles avec les événements et les déterminations sociales.

The life story of a Generation : Chinese born under socialist China

Abstract

One of the most striking phenomena of China's recent history is the singular life trajectory of the generation born in large metropolises between the end of the 1940s and the early 1950s. After having endured with full force their country's upheavals and ruptures after 1949, the people of this generation occupy dominant positions in most sectors of social life today. Yet despite its importance, the history of this generation—who contributed to build what China is today—has not triggered much academic research. The seven life stories presented in this study provide information and a testimony that help understand how these people elaborate a discourse on their personal experience. Analysing this discourse makes it possible to grasp the connections between individual life paths and events as well as social determinations.

Le récit de vie d'une génération : la trajectoire de Chinois nés avec la Chine socialiste

Jean-Louis Rocca, Ceri Sciences Po

Dans les années 1920, Karl Mannheim émettait l'idée selon laquelle certaines générations pourraient être appréhendées – et étudiées –, au même titre que les « classes », comme des regroupements d'individus adoptant les mêmes comportements, et partageant les mêmes représentations et les mêmes perceptions[1]. Ce point de vue a été critiqué par de nombreux sociologues, marxistes et non marxistes[2], qui y ont décelé une arme destinée à remplacer le conflit de classes par le conflit de générations, et à affaiblir la contestation de l'ordre capitaliste. La génération, en associant des personnes de conditions sociales différentes, aurait brouillé les lignes de classe.

En réalité, l'analyse de Mannheim est plus complexe. Certes, une génération est censée posséder les mêmes caractéristiques qu'une classe sociale. A une génération correspond « une tendance à un mode de comportement, une façon de sentir et de penser déterminés »[3]. Comme le fait remarquer Mauger, on est proche de la notion d'*habitus*[4]. Cette tendance est incorporée et les différents éléments dont elle se compose sont utilisés spontanément et en grande part inconsciemment par les individus quand ils agissent en société. Mais le concept de génération n'exclut pas celui de classe sociale. D'une part, parce qu'une génération naît d'un événement (mouvement social, fait exceptionnel, guerre, révolution, crise) qui crée une rupture dans le

[1] K. Mannheim, *Le Problème des générations*, Paris, Armand Colin, 2011 [1928].

[2] G. Mauger, « Préface », *in* K. Mannheim, *Le Problème des générations*, *op. cit.*, pp. 3-17.

[3] K. Mannheim, *Le Problème des générations*, *op. cit.*

[4] G. Mauger, « Postface », *in* K. Mannheim, *Le Problème des générations*, *op. cit.*, pp. 115-155. Ce texte m'a été particulièrement utile pour saisir la notion de génération par rapport à la notion de classe sociale et à celle d'*habitus*.

processus de reproduction des structures sociales. D'autre part, parce que les individus qui la composent peuvent ressentir les effets de cet événement de manière inégale en fonction de leur situation dans le contexte social. Enfin, parce que ces effets peuvent différer au sein d'une même classe sociale selon les lieux de résidence, les métiers et les situations locales. En bref, seuls des événements exceptionnels peuvent atténuer les différences sociales qui existent dans une génération mais, quelle que soit l'ampleur et la violence de l'événement, celui-ci ne peut faire disparaître les effets de la structuration sociale. Lors d'une crise de reproduction, les individus réagissent en fonction des tendances acquises.

Mon propos est d'entreprendre une recherche qui utilisera le concept de génération comme outil d'analyse de la société chinoise. Je veux cerner une génération particulière en montrant en quoi le processus de formation de cette génération joue un rôle essentiel dans un certain nombre de tendances « à un mode de comportement, une façon de sentir et de penser déterminés » à l'œuvre aujourd'hui. Elle est composée des Chinois qui sont nés entre la fin des années 1940 et le milieu des années 1950 dans les zones urbaines. Elle répond assez précisément à la définition de Mannheim : ses membres ont été exposés à un, et même à plusieurs événements. Ils sont nés avec la Chine nouvelle et sont les premiers qui ont subi une socialisation primaire dans un cadre socialiste. La phase de « construction de la société socialiste » (1949-1956), les Cent fleurs, le mouvement antidroitier (1957) et le Grand Bond en avant (1958-1961)[5] sont des moments de rupture radicale avec les structures de la société que leurs parents avaient connues. Or Mannheim insiste sur le rôle déterminant de la socialisation primaire : les socialisations suivantes sont incorporées à partir de ce socle de départ.

Par la suite, alors qu'ils n'avaient même pas terminé leur scolarité, ils ont été les principaux acteurs de la Révolution culturelle – des acteurs largement manipulés mais des acteurs tout de même – avant d'en devenir les principales victimes. Certains ont été envoyés à la campagne pour être « rééduqués » par les paysans, d'autres ont dû arrêter leurs études prématurément et entrer, encore très jeunes, dans la vie active. Mais tous ont vu leurs rêves politiques et personnels se briser. Ils ont aussi été les principaux sujets, aux deux sens du terme, de la crise de reproduction sociale de la fin des années 1970 et 1980. Le virage des réformes et les multiples troubles politiques des années 1980, y compris bien sûr les « événements de la place Tiananmen », sont directement liés à la remise en cause des fondements politiques, économiques et culturels sur lesquels reposait la société socialiste. Ils constituent la première génération qui a pu de nouveau

[5] Le mouvement des Cent fleurs est lancé par Mao en février 1957. Destiné au départ à rapprocher le parti des masses en laissant s'exprimer les critiques, il s'achève dans un processus de répression. A l'époque la Chine est censée être une société sans classes, au sein de laquelle des conflits opposent non pas le peuple avec ses ennemis, mais des fractions du peuple entre elles. Cela signifie que la lutte entre le peuple et les classes dominantes est dorénavant remplacée par des contradictions entre groupes sociaux situés à l'intérieur même des classes populaires. Mao considère donc que l'on peut laisser s'exprimer des avis divergents – les « fleurs ». Mais le flot des critiques est jugé tellement dangereux pour la stabilité du régime que dès juillet 1957, la répression s'abat par le biais du mouvement antidroitier. Plusieurs dizaines de personnes sont exécutées (peut-être beaucoup plus) et des centaines de milliers de Chinois sont classés comme droitiers et envoyés dans des camps. Le Grand Bond en avant est lancé en 1958 pour rompre avec la politique d'industrialisation de type stalinien appliquée jusqu'alors. Il s'agit de trouver des solutions nationales au problème du développement économique, en s'appuyant à la fois sur l'agriculture et l'industrie et en favorisant systématiquement l'autarcie. Tous les travailleurs, mais surtout les paysans, sont mobilisés de manière militaire, la collectivisation devient totale, le pays est lancé dans une dynamique de grands travaux. La stratégie sera finalement un échec. La famine et la malnutrition tueront plusieurs dizaines de millions de personnes, des révoltes seront noyées dans le sang.

étudier et occuper les emplois et les positions de pouvoir que les réformes ont commencé à procurer à la population. Enfin, après trois années (1989-1992) durant lesquelles beaucoup ont cru au retour de la Révolution culturelle, les réformes radicales appliquées à partir du milieu des années 1990[6] les ont plongés dans le capitalisme : cette génération a largement participé à la construction du socialisme de marché. Certains de ses membres en ont été les premières victimes, notamment lors de la liquidation de l'industrie publique. La plupart ont « sauté dans la mer [*xiahai*] du capitalisme » et ont su profiter de leur position plus ou moins dominante pour en être les principaux bénéficiaires. Aujourd'hui, beaucoup plus que les générations suivantes et surtout que la génération de leurs enfants, ce sont eux qui « tiennent » la Chine. Soixantenaires, ils occupent des positions dominantes dans la plupart des secteurs – de la politique à l'économie en passant par les arts, la recherche ou le journalisme. Ils ont le pouvoir, les réseaux, les talents pour être en position d'influence. Même si certains sont à la retraite, ils restent puissants : on sait qu'en Chine les relations personnelles ne sont pas liées aux fonctions exercées. Les retraités peuvent maintenir leur statut, leurs avantages et leur influence bien après avoir quitté leur poste. En tant qu'urbains et donc membres, pour la plupart, de la classe moyenne, ils ont été les mieux placés pour profiter pleinement de la croissance économique. Aux premières loges pour jouir de l'ouverture économique des années 1980, du boom de l'immobilier et de l'accroissement des emplois qualifiés dans les années 2000, ils sont les grands acteurs de l'émergence de la société de consommation. A ce titre, ils ont une influence considérable sur la génération suivante des enfants uniques, dont ils financent le mariage et l'installation dans la vie.

Malgré son importance, la trajectoire de cette génération a pourtant fait l'objet de peu de travaux. La littérature consacrée à la « génération perdue » de la Révolution culturelle et aux conséquences sociales du démantèlement du secteur public est essentiellement négative. Or la plupart de ces victimes ont retrouvé un certain statut en profitant – en tant qu'urbains – des opportunités procurées par ces mêmes réformes. Analyser leur trajectoire exclusivement à partir de leurs souffrances, c'est ne voir qu'une partie de leur histoire. Mon propos est au contraire de prendre en compte l'ensemble des expériences vécues par cette génération.

Comment montrer justement que des expériences communes ont pu créer une génération ? Comment décrire les modes d'adaptation de cette génération qui, animée des plus extrêmes ambitions révolutionnaires, puis démocratiques, est devenue le sujet du capitalisme à la chinoise ? Enfin, comment exposer que l'*habitus* que ces expériences communes ont façonné a contribué à modeler la société contemporaine ? L'idéal serait de pouvoir rendre compte des pratiques, des comportements, des goûts, des représentations des membres de cette génération. On peut concevoir en effet que l'incorporation des dispositions, en rendant l'individu inconscient de l'*habitus* qu'il porte, a un rôle plus déterminant que l'expression consciente de ce même individu sur lui-même et le monde qui l'entoure. Bourdieu comme Elias ont souvent utilisé la métaphore du sport pour rendre compte de la manière spontanée dont l'*habitus* s'exprime. Le sportif a totalement incorporé les gestes qu'il doit réaliser et les réalise sans y réfléchir.

Pourtant, qui peut se permettre d'observer les pratiques sans passer par le filtre du discours ? Il faudrait, tel un ethnologue, s'immiscer dans la vie quotidienne des membres de cette génération.

[6] Le travail devient une marchandise échangée sur un marché, l'immobilier est privatisé, le niveau de protection sociale s'écroule, l'économie privée est dorénavant protégée par la Constitution.

Il est possible de faire un tel travail, notamment en observant les attitudes des individus dans des espaces privés et publics de manière ponctuelle. On peut aussi analyser leur comportement lors de mouvements sociaux. De ce point de vue, l'exemple des mouvements de protestation des propriétaires sur lesquels j'ai travaillé est éclairant[7]. Enfin, l'histoire de cette génération, telle qu'elle apparaît dans les travaux académiques permet de comprendre ses réactions. Mais analyser son discours est tout aussi indispensable. Discours à la fois sur les expériences vécues et sur la société qui est la sienne aujourd'hui. A cette fin, je m'appuierai sur des récits de vie.

Rappelons que le récit de vie est destiné à recueillir le point de vue des acteurs et à obtenir des informations qu'eux seuls peuvent fournir. Il s'agit aussi, dans le même temps, de comprendre comment ces acteurs construisent aujourd'hui leur discours sur leur propre expérience[8]. Ce sont des reconstructions d'une trajectoire, des réinterprétations de sentiments, de comportements, d'analyses qui racontent comment ils voient aujourd'hui leur vie passée. La question n'est pas de connaître la vérité. Comme outil d'analyse la notion de génération doit surtout servir à saisir comment se construit, aujourd'hui, une vision commune, un discours, et comment il s'impose. Si ce discours de génération existe, il devient un vecteur d'action sur la réalité et guide, au moins pour une part, les pratiques. La vérité est moins intéressante que la construction de la vérité d'une mémoire. Si l'*habitus* d'aujourd'hui est justifié par un certain discours sur l'*habitus* passé, cette justification rend présent l'*habitus* passé.

Les récits de vie sont d'un usage étendu dans les sciences sociales. On peut même dire que cet usage est né avec la sociologie[9]. En Chine, c'est une méthode assez marginale d'investigation[10]. De même, le champ des études sur la Chine contemporaine l'utilise peu. On peut sans doute voir là l'effet des deux déterminismes théoriques qui dominent le champ des études chinoises. La société chinoise serait soit modelée par une culture ancestrale, soit façonnée par un processus de modernisation. Dans les deux cas, les voix des acteurs et leur biographie importeraient peu, ce sont les métadéterminismes qui produiraient l'essentiel de la réalité sociale.

Une spécificité des récits de vie est qu'ils fournissent à la fois des faits objectifs et des faits subjectifs. Les faits objectifs sont néanmoins livrés par le sujet. Le récit est une mise en intrigue, une tentative de donner du sens, une mise en cohérence des événements, des situations, des phénomènes qui n'en ont pas en eux-mêmes. Mais rappelons-le, c'est cette vérité qui nous intéresse.

Ce qui est dit peut être interprété grâce au savoir précédemment accumulé. Le chercheur qui utilise des récits de vie est censé déjà bien connaître la question. Les « ressources décisives pour l'interprétation se forment à travers la familiarité gagnée avec un "terrain" et l'espèce de

[7] Voir J.-L. Rocca, « Homeowners' movements : Narratives on the political behaviours of the middle classe », *in* D. Goodman et Chen Minglu, Middle Class China, Cheltenham, Edward Elgar, 2013, pp. 110-134 ; J.-L. Rocca, « Governing from the middle ? Understanding the making of China's middle classes », *in* V. Shue et P. M. Thornton (eds.), *To Govern China. Evolving Practices of Power*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, pp. 231-255.

[8] D. Bertaux, *Le Récit de vie*, Paris, Armand Colin, 1997 ; S. Nossik, « Les récits de vie comme corpus sociolinguistique : une approche discursive et interactive », *Corpus*, n° 10, 2011, pp. 119-135.

[9] W. I. Thomas, F. Zaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America, Monograph of an Immigrant Group*, Vol. III : *Life Record of an Immigrant*, Boston, Badge, 1919.

[10] On peut néanmoins citer les travaux de Guo Yuhua de l'université Tsinghua sur la mémoire de la réforme agraire du début des années 1950.

connaissance "de l'intérieur" qu'elle apporte d'un univers de vie et de pensée »[11]. Le terrain est ici ma connaissance de l'histoire de la Chine contemporaine et de l'univers de vie et de pensée des milieux urbains. Soyons encore plus direct. Comme le note Stéphane Beaud, l'entretien sert de lieu de test pour des hypothèses, des séquences d'interprétation, même si l'on doit se laisser surprendre et même si ce que nous dit notre interlocuteur peut remettre en cause des certitudes[12]. Le savoir empirique que j'ai déjà accumulé doit ainsi me servir à vérifier un certain nombre de mes intuitions.

L'interprétation des récits de vie implique d'apporter une attention particulière au contexte de l'entretien, généralement la rencontre de deux inconnus. Il ne s'agit pas d'un sondage au cours duquel on veut obtenir des informations et un point de vue, mais un moment où des choses se disent. Le sujet doit donc se sentir à l'aise. Son statut, sa personnalité ont une grande importance dans ce contexte, il faut tenir compte d'éléments comme sa classe sociale, son aisance à s'exprimer, son rapport à l'affirmation de soi. Mais le statut et la personnalité de l'intervieweur sont tout aussi déterminants. Il s'agit d'une relation. Je suis un professeur d'université, et mes informateurs sont des journalistes, des professeurs, des fonctionnaires, des ouvriers. On imagine que les représentations réciproques des uns et des autres ne sont pas les mêmes.

Le récit de vie est donc particulièrement adapté à une recherche en matière de trajectoire générationnelle puisque le fort impact des mêmes événements et phénomènes peut mettre en regard des trajectoires individuelles et collectives *a priori* différentes. Toutefois, donner la parole aux acteurs ne consiste pas à comprendre comment ils se sont confrontés à une réalité. Je me place ici d'emblée dans un cadre théorique qui écarte l'idée que l'action individuelle n'existe pas face à des structures objectives, ou à l'inverse que l'action individuelle détermine « le devenir biographique »[13]. On rejoint ici les thèses développées par Norbert Elias dans *La Société des individus*[14], ou bien sûr la conception bourdieusienne de l'*habitus* qui permet d'aborder les modalités d'intériorisation de l'extériorité, mais aussi de comprendre comment l'intériorisation des normes s'extériorise dans la vie sociale[15].

Cette étude se veut exploratoire. Ce n'est pas la première fois que j'utilise cette méthode. Lors des recherches que j'ai effectuées sur la classe moyenne chinoise, j'ai interviewé des dizaines de personnes, soit de manière improvisée, soit, à la manière des récits de vie, dans un cadre organisé. Il s'agissait de savoir comment ceux qui étaient catalogués dans la classe moyenne mais aussi ceux qui n'étaient pas censés en faire partie, percevaient cette nouvelle classe sociale[16]. Néanmoins, c'est la première fois que je réalise des récits de vie qui couvrent… toute une vie. Pour cette première tentative, j'ai réalisé sept entretiens. La question classique

[11] O. Schwartz, « Symposium sur "Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion" », *Sociologie du travail*, Vol. 41, n° 4, 1999, p. 460.

[12] S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, 1997.

[13] J.-C. Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, Vol. 31, n° 1, pp. 3-22.

[14] N. Elias, *La Société des individus,* Paris, Fayard, 1991.

[15] G. Mauger, « Postface », art. cité.

[16] J.-L. Rocca, *The Making of the Chinese Middle Class*, Palgrave McMillan, 2017.

face à ce faible nombre est celle de la représentativité. Mais comme le rappelle Stéphane Beaud, « les entretiens approfondis ne visent pas à produire des données quantifiées et n'ont donc pas besoin d'être nombreux »[17].

Rappelons que cette analyse fondée sur la génération n'est pas destinée à se substituer à une autre qui privilégierait les clivages sociaux mais à la compléter, en se demandant si des individus placés dans des lieux différents de l'espace social n'auraient pas développé, en raison de l'extraordinaire de leurs expériences, un imaginaire et des *habitus* communs[18]. Un imaginaire et des *habitus* communs qu'ils auraient été en mesure, en raison de leur position dominante, d'imposer à la société, au moins en partie. Mais, nous le verrons, les clivages sociaux ne sont pas gommés pour autant.

Je ne cache pas avoir opéré un choix parmi les informateurs[19]. Le savoir que m'a fourni mon expérience de la société chinoise et de ses classes moyennes urbaines m'a permis de choisir des personnes avec lesquelles je pouvais avoir quelques affinités, et dont les caractéristiques correspondaient à mes attentes. Ces caractéristiques concernent l'âge bien sûr, mais aussi le statut social, la volonté de parler et la capacité à s'exprimer.

Mes informateurs sont tous urbains. Ce choix est dicté par la nature de mes recherches passées, essentiellement consacrées à l'espace urbain. Exclure les zones rurales permet de porter l'attention sur une catégorie particulière de cette génération concentrée dans quelques grandes villes. La diversité des situations dans la Chine des campagnes rendrait très difficile l'analyse des informations obtenues.

Pour tenir compte du débat génération/classe sociale, j'ai distingué deux populations différentes d'informateurs, les intellectuels/cadres et les ouvriers/employés (*zhigong*). J'ai interviewé cinq personnes appartenant au premier groupe et deux au second.

Toujours fidèle aux principes de la méthode du récit de vie, j'ai utilisé un cadre non directif, notamment afin d'éviter les blocages à l'expression[20]. J'ai posé quelques questions simples : comment s'est passée la Révolution culturelle pour vous ? Qu'avez-vous fait dans les années 1970 après la Révolution culturelle ? Comment avez-vous vécu les événements des années 1980 ? Et les années 1990 ? Comment jugez-vous la société chinoise aujourd'hui et notamment comment jugez-vous la génération de votre enfant ? La plupart du temps l'informateur m'a donné une réponse longue et détaillée. J'ai rarement eu besoin de multiplier les questions. Dans ce domaine, il y a pourtant eu une différence dans l'expression des informateurs issus de la classe moyenne et de ceux des classes populaires. Les premiers sont persuadés qu'ils ont des choses passionnantes à dire, et je n'ai dû que rarement relancer la discussion en posant des questions précises. En revanche, et c'est une situation connue des chercheurs, les classes populaires ont souvent l'impression d'avoir une vie banale, inintéressante, de ne rien avoir à dire et ne pas être légitimes à parler. J'ai donc souvent été obligé de relancer

[17] S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, *op. cit.*, p. 156.

[18] Voir sur ce point G. Mauger, « Préface », art. cité.

[19] Voir S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, *op. cit*.

[20] S. Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales, Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix*, n° 35, 1996, p. 226-257.

la conversation afin d'obtenir des précisions. Heureusement, je connaissais déjà mes deux interlocuteurs d'origine populaire (contrairement aux cinq autres), ce qui a immédiatement créé un rapport de confiance.

J'ai recueilli lors de ces entretiens une masse considérable d'informations. Ce texte n'en utilise qu'une petite partie. J'insisterai beaucoup sur les moments de transition, car c'est lors de ces transitions d'un événement à un autre que l'*habitus* de ces personnes, et en particulier leur *habitus* primaire, a été mis en question et « renégocié ».

Les informateurs

Je présenterai pour commencer quelques éléments biographiques concernant mes interlocuteurs, ainsi que les conditions dans lesquelles je les ai rencontrés et la manière dont se sont déroulés les entretiens. Pour garantir leur anonymat, de nombreux détails biographiques non significatifs ont été modifiés : les lieux de naissance, de résidence actuelle, d'exercice de leur profession, etc. L'essentiel de ces informations est résumé dans un tableau placé en annexe page 36.

Monsieur Deng

Je ne connaissais pas Monsieur Deng que j'ai rencontré (par l'intermédiaire d'un collègue) dans un café. Nous avons noué facilement contact, de manière très directe. Il exprime peu ses émotions mais parle volontiers, et s'il est assez désabusé par le monde actuel, il exprime ce sentiment de manière détachée.

Il est né en 1948 à Pékin. Son père, mort quand il était très jeune, était classé « petit propriétaire » (*xiao yezhu*), alors qu'il était simple tenancier d'une échoppe. Monsieur Deng a été garde rouge, puis on l'a envoyé à la campagne ; il a ensuite fait des études et a accompli une belle carrière dans le journalisme. Dans les années 1990 et 2000, il s'est orienté vers le « journalisme commercial » en vendant ses services à de grandes entreprises.

Monsieur Feng

J'ai connu Monsieur Feng grâce à un ami, et nous nous sommes rencontrés dans son bureau, qu'il continue d'occuper alors qu'il est à la retraite depuis plusieurs années, de même qu'il figure toujours dans l'organigramme de l'université où il a enseigné. Il aime beaucoup parler, notamment des détails de sa vie et de tout ce qui peut le mettre en valeur. S'il s'est semble-

t-il facilement adapté aux évolutions politiques du pays, il se présente encore aujourd'hui comme un révolutionnaire, fidèle au parti auquel il a toujours obéi. Il se répète beaucoup. Malgré mes relances, il n'explique pas pourquoi ni comment il a changé de comportement à tel ou tel moment. Tout cela semble naturel. Cette conformité ne l'a pas emmené très haut dans la hiérarchie mais lui a permis de maintenir son statut social.

Né en 1947 à Harbin, il a beaucoup bougé durant les premières années de sa vie car ses parents étaient militaires dans l'armée de Lin Biao. Ils étaient déjà au Parti depuis longtemps et avaient vécu dans la clandestinité. Il a fait ses études dans un lycée pour hauts cadres. Garde rouge, il s'occupait d'envoyer les étudiants à la campagne. Il est lui-même parti au Sichuan et au Qinghai, dans de très bonnes conditions. Il est ensuite entré à l'université en tant que professeur de physique avant d'être envoyé en Suisse pour travailler dans le secteur stratégique du nucléaire. Il est enfin devenu directeur d'une revue, et l'est resté jusqu'à son départ à la retraite.

Monsieur Liu

Je n'avais jamais rencontré Monsieur Liu, que j'ai connu grâce à un collègue. Il est venu me chercher en voiture à la station de métro la plus proche pour m'emmener dans le salon de détente des cadres de l'entreprise X ; il travaille en effet pour une fondation financée par cette firme, elle-même dirigée par un de ses amis. C'était un lieu remarquable, assez typique du style néotraditionnel qui domine dans la décoration « classe supérieure » : une grande salle dotée de nombreuses plantes et de mobilier ancien chinois, d'une statue de Mao, et de peintures chinoises et occidentales contemporaines ; de l'eau coulait doucement d'une petite fontaine. Monsieur Liu parle très facilement, il a manifestement une grande culture et de solides connaissances académiques. Nous avons tout de suite eu un langage commun, ce qui m'a permis de lui expliquer directement les objectifs de ma recherche. Il semblait être dans une phase de réflexion. Sa femme venait de décéder, il était à la retraite et s'était lancé dans des travaux d'écriture. Satisfait de sa vie passée, il a conscience d'avoir fait beaucoup de choses, d'avoir eu plusieurs vies, d'avoir été privilégié au début de son existence et d'en avoir tiré parti.

Né en 1954 dans une famille de « révolutionnaires » d'origine modeste, il a pu entrer dans l'armée pendant la Révolution culturelle au lieu de devenir paysan. Il a fait de solides études, profité d'un réseau social étendu et joui d'une très grande aisance financière. Il a pu jouer de l'ensemble des ressources qui ont eu un rôle déterminant dans la société chinoise aux différentes étapes de son évolution : capital social, politique, culturel, intellectuel, scolaire, économique… L'entreprise de son ami, où il me recevait, a essentiellement des activités dans l'immobilier et la finance, deux secteurs symboliques du capitalisme bureaucratique. Cela ne l'empêche pas d'avoir une vision critique de la société actuelle même s'il est clair qu'il ne veut pas aller trop loin dans ses propos. Il se présente comme un paysan, ouvrier, militaire, homme d'affaires, ayant assuré toutes ces fonctions au cours de sa vie.

Madame Mao

J'ai retrouvé Madame Mao dans un centre culturel. C'est un ami de sa fille qui nous avait mis en contact. Je l'ai sentie très angoissée. Raconter sa vie lui rappelait des moments difficiles, ainsi que des comportements – notamment dans les années 1990 – dont elle n'est peut-être pas très fière. Elle a fait une jolie carrière dans le journalisme, a été très active politiquement mais semble assez perdue aujourd'hui. Les relations difficiles qu'elle entretient avec sa fille, dont le mode de vie lui déplaît, la préoccupent énormément : sa fille est la patronne d'un bar, n'est pas mariée et n'a pas d'enfant.

Madame Mao est née en 1948 dans une famille bourgeoise de Hangzhou, d'une mère artiste et d'un père diplômé de l'université qui, classé « bourgeois », était petit employé dans les années 1950. Elle étudiait dans un bon lycée quand la Révolution culturelle a éclaté. Elle a visité la Chine puis s'est engagée d'elle-même au Yunnan comme paysanne. Elle a réussi le concours d'entrée à l'université en 1975, est devenue journaliste, et l'est restée jusqu'à son départ à la retraite. Elle a fait beaucoup de *business* (publireportages, travaux de « communication ») depuis les années 1990.

Monsieur Xiao

Universitaire de renom, Monsieur Xiao est l'ami d'un de mes amis mais je ne l'avais jamais rencontré. Nous nous sommes retrouvés dans un très grand bar, propice aux échanges discrets. Le contact a été très facile : nous sommes collègues. Il était très intéressé par ma recherche mais aussi par l'histoire de la France et de l'Europe. L'histoire est une passion, sa découverte a bouleversé sa vie, a donné un sens à tous les événements qu'il a subis et auxquels il ne comprenait pas grand-chose. Il est profondément désabusé par la situation actuelle ; désabusé, mais pas désespéré : il pense que les choses vont s'améliorer. A titre privé, sa situation est plutôt bonne. Il a fait un peu de *business* mais il se considère avant tout comme un intellectuel.

Il est né en 1948 dans le Nord, ses parents étaient des cadres de l'administration. Lors de la Révolution culturelle, il était garde rouge mais a peu participé aux réunions et pas du tout aux actions violentes. Il ne voulait pas être ouvrier et un avis de recrutement affiché dans la rue l'a incité à partir en Mongolie-Intérieure comme paysan. En 1972, lors de la réouverture des universités, il a passé une licence puis un master à Pékin et est devenu professeur. Il est parti aux Etats-Unis à la fin des années 1980 où il est resté jusqu'au début des années 1990 pour soutenir une thèse. Il a beaucoup hésité avant de décider de rentrer en Chine et de redevenir professeur.

Madame Zhang

Je connais Madame Zhang depuis de nombreuses années. Je l'ai « interviewée » plusieurs fois dans le passé. Je mets des guillemets car nos discussions commençaient souvent spontanément, sans formalité préalable. Cette fois-ci, l'entretien a été plus formel, et nous avons passé beaucoup de temps à parler des objectifs de ma recherche. Je connaissais déjà très bien les détails de sa vie et nous avons centré les échanges sur le regard qu'elle portait sur son propre parcours. Elle répétait que sa vie n'avait pas d'importance, qu'elle n'était rien, qu'il ne lui était rien arrivé d'intéressant. A chaque fois j'essayais, sans succès, de lui prouver le contraire. Une fois lancée, elle parlait néanmoins assez facilement. Nous mangions ensemble chez elle, ce qui rendait l'entretien moins formel : nous nous interrompions pour parler cuisine ou goûter un plat.

Née en 1953 d'un père pékinois et d'une mère de Yanqing (banlieue de Pékin), qui venaient de trouver un travail comme ouvriers, elle a quatre frères et sœurs. En 1966, elle était en dernière année d'école primaire et était trop jeune, selon ses dires, pour être garde rouge. Elle a été affectée dans une entreprise publique de transport à Pékin comme employée, et y est restée jusqu'en 2002, moment auquel elle a été mise à la retraite anticipée. Elle a alors complété ses revenus en faisant des ménages pour de riches Pékinois. C'est l'archétype de la Pékinoise à poigne qui mène sa vie avec énergie et détermination. Elle lie très facilement connaissance, a un très large réseau d'amis, notamment de collègues avec lesquels elle a travaillé plus de trente ans.

Monsieur Zheng

C'est en faisant du vélo dans la campagne pékinoise que j'ai rencontré Monsieur Zheng il y a de nombreuses années : c'est un amoureux de la bicyclette. Le contact a donc été facile. Comme Madame Zhang, il a une attitude très modeste et ne comprend pas ce que je trouve intéressant dans sa vie. Il parle peu ou alors se noie dans des détails. Il a participé aux manifestations de la Révolution culturelle et à des mouvements des années 1980 comme « suiveur », sans jamais jouer de rôle majeur. Il n'a ni regret ni critique argumentée à formuler, il profite de la vie. C'est sa femme qui est le personnage central de la famille (une autre Pékinoise à poigne).

Il est né en 1948 dans une famille d'ouvriers de la campagne. En 1966, il était en avant-dernière année de lycée et a été garde rouge. D'après lui, il a été envoyé dans une usine et non à la campagne parce qu'il était fils d'ouvriers. Il y a travaillé jusqu'à son départ à la retraite.

Les grandes étapes de la période révolutionnaire

Le nouveau régime, les années 1950

Tous les informateurs présentent la prise de pouvoir du Parti communiste chinois (PCC) comme un intense moment de rupture. La plupart des familles semblent avoir basculé dans un nouveau monde :

> « Quand j'étais jeune, il était évident pour moi que nous vivions dans une société entièrement nouvelle. » (Feng)

> « Le monde qu'avaient connu mes parents se situait dans un passé ancien, à la maison mais aussi à l'école on nous disait que la Chine était en train de construire quelque chose de nouveau qui n'avait jamais existé. » (Mao)

Xiao est né dans le Dongbei mais ses parents, des cadres de l'administration, ont été nommés à Pékin. Les parents de Liu étaient membres du Parti et ont combattu, le père a été envoyé comme étudiant en économie en Pologne et la famille appartenait à la *nomenklatura*. Feng vient d'un milieu pauvre mais ses parents étaient militaires dans l'Armée populaire de libération – APL – (et dans la clandestinité en 1945), de ce fait ils ont acquis un certain statut social. Le père de Deng était petit boutiquier et a été classé « petit propriétaire », ce qui a bien entendu fragilisé la position sociale de la famille. Mao vient d'une famille bourgeoise (une artiste et un diplômé du supérieur). Dans la Chine socialiste, le père n'a pu prétendre qu'à un petit poste d'employé dans une usine, un cas typique de « prolétarisation » des « classes dominantes ». Quant à Zheng et Zhang, ils ont eu des destins parallèles. Issus de familles de paysans, leurs parents sont devenus ouvriers dans les nouvelles usines construites à partir des années 1950, et ont ainsi accédé à un niveau bien supérieur à celui des paysans. Ils ont ainsi intégré cette classe d'ouvriers urbains, sorte de classe moyenne socialiste, qui s'est structurée à l'époque. Ils insistent eux aussi sur la nouveauté du régime – « à l'école on nous disait que nous étions les enfants de la nouvelle Chine » (Zheng) et je note qu'ils ont gardé des contacts avec leurs racines – « on allait voir les grands-parents à la campagne » (Zhang) –, tandis que les autres ne parlent pas de leur famille étendue.

Les entretiens viennent renforcer l'idée d'une grande cellularisation de la société chinoise dans les années 1950. Tous les informateurs insistent sur le fait que leur enfance et leur prime jeunesse ont été marquées par une vie centrée sur le quartier.

> « Je ne sortais presque jamais de mon quartier, j'avais tout sur place, l'école, les magasins, les médecins, mes amis. » (Xiao)

> « J'étais dans une école pour enfants de militaires, tout était gratuit pour nous, la vie était très simple, on ne bougeait jamais du coin. Les écarts de revenus étaient faibles. Mes parents, des cadres moyens, gagnaient 100 yuans chacun, un ouvrier 50-60, le plus bas salaire (apprenti) était de 7 yuans. » (Feng)

« J'étais dans une école de garçons, et je passais toutes mes journées avec eux, les filles je ne les côtoyais pas. […] J'habitais dans l'unité de travail de mon père, et j'allais à l'école juste à côté. On ne sortait du quartier que pour le 1er mai ou la fête du printemps, on allait dans le village de ma mère dans la banlieue de Pékin. » (Zhang)

Personne n'avait le sentiment que la Chine était encore une société de classes :

« J'avais l'impression qu'il n'y avait pas de différences sociales, tout le monde se ressemblait. » (Liu)

« Tout était gris, uniforme, rien ne tranchait. Quand j'étais petit je pensais que tout le monde vivait de la même façon. » (Xiao)

« J'avais entendu dire que certaines familles avaient des problèmes parce qu'elles étaient d'origine bourgeoise, mais je n'en avais jamais vu. Pour moi ce n'étaient que des rumeurs. » (Feng)

« Ma famille cumulait toutes les tares : nous étions bourgeois, liés au Guomindang. Mon père a même été au chômage à cause de son origine sociale. Mais dans les années 1950 je ne ressentais pas vraiment cette ségrégation. » (Deng)

« On ne voyait que des gens comme nous. » (Zheng)

Il est frappant de constater que personne n'évoque les troubles politiques de l'époque (les Cent fleurs, le mouvement antidroitier). Madame Deng note que son père était au chômage à l'époque mais elle le dit en passant. Feng évoque quelques personnes cataloguées comme droitiers mais qu'il ne connaissait pas personnellement. Seul Liu évoque un élément de différenciation sociale : un sentiment de supériorité que ses camarades et lui-même (tous issus de milieux « révolutionnaires ») éprouvaient par rapport aux autres :

« Dans mon école, nous nous sentions différents des autres, les autres s'occupaient de choses matérielles, nous, nous étions la génération qui allait changer la Chine, nous avions une force spirituelle. »

Tous les témoignages évoquent une période assez heureuse, même à l'époque du Grand Bond en avant :

« Les années 1950 furent les meilleures années pour moi et pour la Chine. J'avais de bonnes conditions de vie, une bonne école où j'ai appris des langues étrangères, j'avais assez à manger. C'était simple et sans beaucoup d'excitation mais agréable, on se connaissait tous, il n'y avait jamais de vol. » (Liu)

« Dans le Nord-Est, j'allais dans des écoles pour cadres de l'armée mais une fois installés à Pékin nous avons été dans une école normale dans une résidence pour fonctionnaires ouverte à l'époque. Tout était gratuit pour nous, même les parapluies, on nous disait que c'était le peuple qui payait. Ensuite en 1963 j'ai été au collège, mais beaucoup plus loin. C'était une école très stricte, fondée par le Parti avec beaucoup de sport. Il y avait une très bonne ambiance, pas de problèmes avec les professeurs ou entre les élèves. C'était une belle époque. » (Feng)

« On s'amusait bien dans les années 1950, même pendant le Grand Bond en avant. Je me rappelle que nous devions donner tout ce qu'il y avait en métal dans la maison pour soutenir l'industrie. On ne mangeait pas beaucoup mais on chassait les oiseaux, ça nous amusait. Il y avait une très bonne ambiance entre nous, pas de conflits et puis tout le monde était optimiste, on était sûrs que les choses allaient s'améliorer pour nous et pour la Chine. » (Deng)

« J'ai de très bons souvenirs de cette époque, j'ai encore beaucoup d'amis de cette période, on en parle avec nostalgie. Mes deux parents étaient ouvriers et pendant le Grand Bond en avant, on mangeait des écorces, on vendait son fer, on allait dans les champs qui n'étaient pas loin du centre de Pékin pour essayer de trouver de la nourriture, mais il n'y avait pas de problèmes entre nous, on s'entraidait beaucoup, on avait confiance dans les autres. » (Zhang)

« A la maison, mes parents trouvaient que la vie était beaucoup plus facile qu'à la campagne. Alors moi aussi j'étais plutôt contente. […] Même pendant le Grand Bond en avant, il y avait une bonne ambiance. » (Zheng)

La Révolution culturelle

Tout change au début des années 1960, 1963 et 1964 apparaissent comme des années charnières. Les historiens insistent sur le fait que les prémices de la Révolution culturelle commencent à cette époque, même si elle peut aussi être conçue comme la conséquence à plus long terme de l'échec du Grand Bond en avant. La plupart de mes interlocuteurs notent que l'on a senti « un changement d'époque » (Xiao), même si la façon de l'exprimer change d'un informateur à l'autre.

On ne peut évidemment ignorer que cette période correspond aussi à un changement important dans leur trajectoire individuelle. Ils entrent au collège, puis, pour certains, au lycée, ce qui modifie beaucoup leur manière de percevoir la réalité. Ils se sentent confrontés à la fois à une situation politique nouvelle, mais aussi à des milieux sociaux plus larges. Ils découvrent les inégalités sociales :

« A l'école primaire mais surtout au collège, je me suis aperçu que des élèves avaient accès à un autre niveau de vie, qu'ils avaient plus de droits, un meilleur statut. » (Xiao)

« Pour moi la Révolution culturelle a commencé en 1964. Etant d'une famille ex-"bourgeoise", j'ai commencé à subir quelques réflexions de mes camarades mais aussi de l'administration de l'école. » (Mao)

« Au collège, on commençait à parler de classes sociales, de capitalistes, etc. Je ne comprenais pas bien, mais je me souviens que cela m'étonnait, c'était nouveau. » (Zheng)

En 1966, tout s'arrête. Les professeurs étrangers s'en vont, y compris ceux qui venaient « de pays du tiers-monde » (Liu). Les écoles sont bientôt fermées. Ils ont tous le sentiment que quelque chose d'incroyable est en train d'arriver. Je repère trois constantes dans les récits.

D'abord, chacun nie avoir participé aux actions les plus violentes. Ils ont tous peu ou prou agi, mais en retrait des plus violents. Ce déni se double d'une réprobation très nette et d'une incompréhension de ce qui s'est joué à l'époque.

> « Jusqu'en 1969 j'étais garde rouge, on nous a utilisés et quand on n'a plus eu besoin de nous, on nous a jetés. […] Moi-même je n'ai pas participé à des actions violentes. » (Liu)

> « Un de nos professeurs a été tué. […] Les lycéens criaient des slogans, participaient aux séances d'accusations publiques (*pidou*) mais pas aux violences. Les violences étaient le fait des 12-13 ans. Nous étions plus modérés, on faisait faire le ménage aux professeurs. […] Parmi nos professeurs il n'y avait aucun opposant, on ne comprenait pas trop pourquoi il fallait les critiquer. C'était l'anarchie. A l'école plus de professeurs, à la maison plus de parents, en tout cas plus d'autorité des parents. D'un côté, nous étions perdus, de l'autre on aimait bien, on faisait ce que l'on voulait. » (Feng)

> « Pour moi tout s'est arrêté brutalement à l'été 1966. Tous les gens à qui nous devions obéir avaient perdu leur autorité. Je restais discret car j'étais d'une mauvaise origine sociale mais je devais participer justement à cause de cela, je devais critiquer ma famille, mais je n'ai pas commis de violences. » (Deng)

> « J'étais en première année de collège donc je n'étais pas garde rouge, j'étais trop jeune [13 ans]. […] J'étais en première année de collège, on n'avait pas conscience de grand-chose. En plus mon collège a ouvert de nouveau en 1968 mais on ne faisait que de la politique. […] C'étaient les grands qui se battaient, pas moi. » (Zhang)

> « J'étais au lycée en 1966. J'ai surtout été spectateur, ceux qui agissaient étaient les têtes brûlées et les fils de cadres, je participais aux réunions, aux séances d'accusations publiques mais pas aux violences. […] Dans notre quartier il y avait beaucoup de gens du parti, des cadres moyens, pas d'ennemis de classe ni de hauts cadres, donc pas de cibles. J'avais l'impression que ceci ne me concernait pas, on ne comprenait pas. […] C'était bien de ne plus avoir classe, on pouvait faire ce que l'on voulait et même nos parents n'avaient plus d'autorité sur nous, mais on n'aimait pas trop ce qui se passait, on avait l'impression que c'était trop [*guofen*]. » (Xiao)

> « J'étais au lycée, on m'a entraîné dans le mouvement, je suivais, je trouvais cela drôle, cela changeait complètement de ce que l'on vivait avant. […] J'ai un peu bousculé des gens mais pas trop, je n'osais pas. Je ne comprenais pas trop pourquoi les professeurs étaient des ennemis. » (Zheng)

Le deuxième sujet commun à tous les récits est le mouvement *chuanlian* (littéralement « établir des contacts »), mouvement lancé par les maoïstes et destiné à permettre aux jeunes gardes rouges d'échanger avec d'autres dans tout le pays. Jusqu'en 1968, les jeunes urbains ont pu voyager gratuitement et aller à peu près où bon leur semblait. Les autorités locales avaient le devoir révolutionnaire de les loger et de les nourrir. C'était une façon pour elles de se dédouaner pour les « erreurs passées » et de témoigner leur loyauté à Mao. D'après mes informateurs, il s'agissait officiellement de prendre contact avec les gardes rouges d'autres régions et de se rendre compte des situations locales, mais ils partaient en groupe d'amis et s'en souviennent comme d'une occasion unique de voyager et de s'amuser.

« Je n'ai pas beaucoup participé au *chuanlian* parce que je me suis engagé rapidement dans l'armée, mais je me suis bien amusé. » (Liu)

« Jusqu'en 1968 j'ai pratiqué le *chuanlian*, c'était passionnant je ne connaissais pas du tout la Chine avant ni même le reste de Pékin. » (Feng)

« On partait à dix ou douze amis, à Pékin, à Shanghai, on se promenait, on rencontrait des gens. On faisait du tourisme. On nous accueillait à bras ouverts. » (Deng)

« Je suis partie avec une dizaine de copines, on allait à la gare, et on réclamait un train. J'ai fait Shanghai, Chongqing, Kunming. C'était génial. […] Imagine que l'on ne sortait jamais de notre quartier et là d'un coup on voyait plein de choses. On était libres de faire ce que l'on voulait. » (Mao)

« Avec des copains, on est partis, on s'est bien amusés. » (Xiao)

Pour les plus jeunes et les enfants d'ouvriers, il était moins simple de partir : « on n'a pas voulu me laisser partir » (Zhang) ; « je n'ai pas trop osé partir » (Zheng).

La dernière évocation commune à mes interlocuteurs est le départ (ou non) pour la campagne. Il s'agit d'un moment de rupture : après la liberté impensable du mouvement *chuanlian*, une forme de répression s'est abattue sur eux. Dès 1968 la plupart des jeunes en âge d'aller à l'université ont dû « monter dans les montagnes et descendre dans les campagnes » [*shangshan xiaxiang*][21]. Ce mouvement visait à se débarrasser économiquement et politiquement de la génération des « jeunes instruits » [*zhiqing*], rassemblant les lycéens et étudiants des familles urbaines, c'est-à-dire des couches sociales moyennes et supérieures. En raison de la fermeture des lycées et universités et du quasi-arrêt de l'appareil productif, ces jeunes instruits n'ont plus eu de place dans la société urbaine de la Révolution culturelle, ni comme étudiants, ni comme travailleurs, ni comme cadres. Ils ont donc été envoyés dans des zones rurales souvent parmi les plus pauvres pour, officiellement, se rééduquer auprès des paysans, transformés pour l'occasion en modèles, et apporter leur supposé savoir aux masses laborieuses. Ils ont rapidement vu qu'ils n'avaient pas plus leur place dans la société rurale qu'ailleurs.

Ce qui transparaît de mes entretiens, c'est le caractère volontaire des départs : au début du mouvement, découvrir la campagne a suscité l'enthousiasme. Précisons aussi que lors des premiers départs les conditions de vie dans les zones rurales étaient peu dégradées, en raison du faible nombre d'étudiants, ce qui a changé ensuite. Enfin, l'absence d'activité dans les villes paralysées par les conflits politiques incitait au départ. Le retour à une certaine normalité, après 1969 et surtout après 1971 a modifié la situation : la ville est redevenue un lieu d'opportunités.

Le faible intérêt de mes informateurs pour la politique lors des années de reprise en main du pays par les autorités est tout aussi frappant. Dans leurs souvenirs, ils ont davantage essayé d'échapper aux conflits que d'y participer. Les maoïstes ont commencé à reprendre le contrôle des gardes rouges après avoir éliminé leurs opposants au sommet de l'Etat, et une forme de

[21] Cette obligation durera officiellement jusqu'en 1978, même si dès le milieu des années 1970 elle prend une allure plus modérée : les jeunes partent moins loin, moins longtemps et les conditions de vie sur place se sont améliorées.

normalisation s'est également instaurée dans le domaine politique. Finis les grands voyages, les séances d'accusations publiques, le vide institutionnel, la vacance des autorités. Ce n'était pas tout à fait les mêmes qui gouvernaient, la ligne avait changé mais un ordre relatif régnait de nouveau.

> « Je ne voulais pas participer au mouvement d'envoi à la campagne et je suis entré dans l'armée, j'ai tout de suite été pris. A l'époque c'était très difficile et prestigieux de devenir militaire. Il faut se rappeler que pour tout le monde la guerre était imminente. Entre 1969 et 1973, j'étais officier dans des zones frontières et les conditions de vie étaient assez rudes. Nous étions surtout très isolés du monde. On ne pouvait écouter la radio, on était victimes d'une idéologie terrible. Ensuite je suis parti, toujours comme officier, dans un camp de travail. Et cela allait mieux. Je pouvais écouter la radio et même des bribes de radios étrangères. […] A l'époque, on ne s'occupait surtout pas de politique c'était trop dangereux : "ne pas écouter les discours, ne soutenir personne", c'était notre philosophie. Nous attendions l'apocalypse. » (Liu)

> « Comme je venais d'une famille révolutionnaire, les choses se passaient bien pour moi ; grâce à des relations j'étais chargé d'organiser l'arrivée des groupes de gardes rouges qui venaient à la capitale et notamment ceux qui paradaient sur la place Tiananmen. […] Ensuite, j'ai été chargé d'envoyer des groupes de jeunes éduqués au Heilongjiang, au Qinghai. J'ai fini par partir avec des étudiants et des professeurs dans un centre de recherche de l'armée. Seuls ceux qui avaient une bonne origine sociale pouvaient y prétendre. J'y suis resté quatre ans. Les conditions y étaient assez plaisantes, on recevait des indemnités. […] Je peux témoigner qu'au début les conditions de vie des jeunes qui partaient en *xiaxiang* n'étaient pas trop mauvaises, mais ensuite d'un groupe à l'autre, cela s'est peu à peu dégradé. » (Feng)

> « Avec mes copains, nous avions appris que l'on pouvait aller dans le Guangxi mais on nous a répondu que seuls les gens avec une bonne origine sociale pouvaient y prétendre. C'était une région frontière et on n'avait pas confiance dans des gens comme nous. Finalement on a trouvé à s'établir dans une usine de quinine loin de la frontière. » (Deng)

> « On s'était retrouvés au Yunnan, au début on ne voulait pas de nous, on ne voulait pas de gens suspects dans une province frontière. Puis finalement on nous a acceptés dans une ferme d'Etat. On habitait dans des trucs pourris, on mangeait mal mais on était un groupe de personnes très proches les unes des autres, on s'était choisis, et on était assez bien ensemble. De toute façon, on n'avait pas le choix, en ville il n'y avait plus rien, plus d'école, plus de travail, ma famille était pourchassée. […] On pensait à survivre et à travailler, on ne s'occupait pas de politique, pas du tout. On discutait beaucoup entre nous mais pas de politique. » (Mao)

> « J'étais trop jeune pour être envoyée à la campagne et puis je n'étais pas une jeune instruite, j'étais fille d'ouvriers, je devais travailler. D'un côté j'ai eu de la chance mais aussi de la malchance car après, les jeunes instruits, les filles de cadres ou de professeurs ont pu faire des études. Moi, on m'a donné un travail en 1970 et c'est tout. C'est mon seul regret dans ma vie, ne pas avoir fait d'études. » (Zhang)

> « Nous, les fils d'ouvriers on nous a trouvé un travail assez vite. Il n'y avait rien à faire et on était très nombreux, mais on n'est pas partis à la campagne, moi j'étais content de ne pas partir. On nous a dit qu'on n'avait pas besoin d'être rééduqués car on était ouvriers. » (Zheng)

> « Je suis parti sur un coup de tête, j'ai vu une affiche où on organisait un départ pour la Mongolie-Intérieure. Nous sommes partis avec un petit groupe. Je ne voulais pas devenir ouvrier, je trouvais que partir à la campagne avait plus de sens. J'ai sauté sur l'occasion. […] Plus on partait tard plus ce fut dur. […] On découvrait la vie des paysans, c'était dur mais ils étaient sympas. On discutait beaucoup, on écoutait, on voyait que cela n'allait pas, on avait perdu la foi en Mao. On était complètement perdus politiquement. » (Xiao)

On peut voir ici le rôle déterminant des positions sociales dans le destin des individus. Ces déterminations correspondent à une classification double et paradoxale. Les enfants de familles ouvrières sont perçus comme privilégiés car ils ne partent pas à la campagne, la vie dans les zones rurales étant jugée difficile. A l'inverse, les enfants de familles bourgeoises y sont envoyés mais rencontrent des difficultés dans le choix de leur destination. En tant qu'éléments douteux, on ne peut accepter par exemple qu'ils côtoient de trop près les zones frontières. Mais ils peuvent contourner ces difficultés en recourant à leurs relations. Avoir des parents dans la *nomenklatura* offre des avantages significatifs alors que l'époque est caractérisée par une critique de la bureaucratie. Liu peut entrer dans l'armée et devenir officier. Feng est envoyé dans un centre de recherche alors que ses parents sont cadres. Il existe donc un décalage considérable entre le discours « maoïste » et la réalité ; un écart qui peut traduire un échec de la purge mais aussi la résistance du social aux injonctions du politique : dans la logique maoïste, ces enfants de cadres auraient dû rejoindre les réprouvés des années 1950. Alors que les conséquences de la différentiation semblent comme atténuées dans les années 1950 et 1960, la fin de la période violente de la Révolution culturelle est perçue comme un retour à des formes fortes d'inégalités sociales.

Un autre enseignement tient au rôle du collectif et des relations personnelles mais aussi à « l'effet de groupe ». On part ensemble, on vit ensemble, et ces amitiés résisteront au temps. Elles feront partie de la trame de la vie future de ces protagonistes.

Après la Révolution culturelle

La réouverture des universités en 1973 a de nouveau fait basculer la vie de la plupart de mes interlocuteurs dans une autre dimension. Si ceux qui étaient partis à la campagne n'ont pas que des souvenirs négatifs de leur expérience rurale, en revanche, tous avouent avoir saisi la moindre occasion pour essayer de revenir en ville. Le retour d'un certain nombre de dirigeants déchus (dont bien sûr Deng Xiaoping), la mort de Mao et la chute de la bande des quatre en 1976 puis le lancement de la politique dite de réforme et d'ouverture ont été salués à l'unisson. De nouvelles opportunités se sont présentées qu'ils ont rapidement saisies, ce qui a donné une impulsion déterminante à leur future carrière.

> « En tant que militaire j'ai pu entrer dans une université de langues étrangères appartenant à l'armée en 1973, où j'ai étudié l'anglais. J'ai enseigné ensuite dans un centre de recherche militaire puis dans une grande université chinoise, jusqu'en 1990. Après je suis devenu homme d'affaires en lien avec l'Afrique. Mes compétences en anglais ont toujours été un des "plus" qui m'ont permis de progresser dans ma carrière. » (Liu)

« En 1972, j'ai entendu dire que l'université Tsinghua demandait des étudiants. Il n'y avait pas de "candidature" mais des "recommandations" et seulement un examen oral. On était choisis par les dirigeants de notre lieu de résidence et je connaissais des gens. J'ai étudié la physique nucléaire. Normalement on était censés revenir sur notre lieu de travail après trois ou quatre ans d'études. Mais en fait je ne suis jamais revenu au Sichuan, je suis parti au Qinghai et j'ai candidaté pour faire un master puis une thèse. A l'époque, dans les universités chinoises, quelqu'un avec un doctorat c'était rare. Je suis donc devenu rapidement professeur. J'ai été professeur et chercheur jusqu'à ma retraite. » (Feng)

« L'usine de quinine où je travaillais était très importante pour le gouvernement car on ne pouvait plus rien importer de l'extérieur. J'ai pu entrer à l'université du Guangxi où on demandait des étudiants en langue chinoise. Je suis ensuite entré comme journaliste dans un grand quotidien au début des années 1980. J'y suis resté jusqu'à la retraite. » (Deng)

« Au bout des quatre années où j'étais à la campagne en Mongolie, on m'a proposé d'être professeur dans un lycée mais je n'avais pas envie de rester sur place. En 1972, on m'a conseillé de me présenter à l'université pour faire une formation en deux ans d'archéologie. Il y avait des quotas par région et comme j'étais bien vu, j'ai été pris. Puis je suis revenu en 1975 en Mongolie ; mais l'époque était difficile. Il y avait une lutte terrible entre la bande des quatre et les anciens dirigeants, on lisait toute la journée de la propagande. Mais j'ai appris que dans une université de Pékin on ouvrait de nouveau des classes de master. Un ami m'a recommandé et pendant trois ans j'ai fait de l'histoire. Au début on voulait que je fasse de l'archéologie préhistorique mais je n'en avais pas envie, et comme je n'étais pas en bonne santé (il fallait faire des fouilles), c'est un autre qui y est allé, et moi j'ai fait de l'histoire. J'avais lu des livres d'histoire et j'avais adoré, c'était génial, tout commençait à prendre du sens grâce à ces lectures. A l'époque les choses se faisaient comme ça, à l'emporte-pièce. On cherchait quelqu'un, quelqu'un vous le disait ou bien vous étiez dans le coin, et on vous prenait. Le grand-père partait à la retraite et hop ! on prenait le petit-fils. Tous les gens que je connaissais ont fait ça à l'époque. […] Les autorités ont décidé d'envoyer des étudiants chinois aux Etats-Unis pour faire des thèses. J'étais sur la liste. Et puis finalement elles ont changé d'avis : il n'y avait plus de professeurs dans les universités, il n'y avait que des gens très vieux. Donc elles se sont dit qu'il fallait garder des jeunes diplômés et en faire des professeurs. Et je suis devenu professeur. C'est seulement dans les années 1980 que j'ai pu aller faire une thèse aux Etats-Unis. Depuis je suis toujours professeur. » (Xiao)

« On a de nouveau ouvert les universités et j'ai pu entrer en chinois dans une université du Yunnan. En sortant de l'université, j'ai pu trouver un travail de journaliste dans un quotidien national, j'y suis resté jusqu'à ma retraite. » (Mao)

En revanche, pour mes deux interlocuteurs d'origine ouvrière rien ne change après le retour à la normale. Ils resteront ouvriers jusqu'à leur retraite. Néanmoins, le retour de Deng Xiaoping aux affaires a été une très bonne nouvelle pour eux :

« On était très contents que Deng revienne, on n'aimait pas du tout les autres, la bande des quatre, Hua Guofeng. On voulait avoir une vie calme et tranquille, manger à notre faim, c'est ce qui est arrivé très vite. » (Zhang)

D'après leurs témoignages, la principale caractéristique de la période tient à l'énorme appel d'air produit par la rupture avec la politique maoïste : on a de nouveau besoin de spécialistes (professeurs, locuteurs de langues étrangères, journalistes…). Ces nouvelles opportunités ne s'ouvrent qu'à travers des réseaux. Des amis, sur place ou à distance, vous signalent que telle institution recherche tel ou tel type de personne, quelqu'un renseigne sur l'ouverture de tel ou tel poste, indique que tel journal recrute des journalistes. Ces réseaux datent d'avant 1966 ou bien ont été constitués au fil des différents événements de la Révolution culturelle. Néanmoins il faut préciser que le rôle des dirigeants du point de chute des futurs étudiants est déterminant. Ils choisissent les élus, il est donc essentiel d'entretenir de bons rapports avec eux. Pour ceux dont les parents sont bien placés dans l'appareil politique, le retour des anciens dirigeants confère un surcroît d'influence. Nous verrons enfin que la divergence dans les destins qu'implique l'envoi des jeunes instruits à la campagne ne sera pas remise en cause par la suite. Les enfants de la classe ouvrière commenceront à travailler au début des années 1970. La plupart des autres profiteront des possibilités d'entrée à l'université. Non pas qu'il soit interdit à des fils d'ouvriers de faire des études supérieures, bien au contraire, et certains y ont eu accès. Mais le faible nombre de places et surtout le manque d'ambition des éventuels candidats ont limité le phénomène. Dans les années 1970 et 1980, les professions intellectuelles n'étaient particulièrement avantageuses, ni du point de vue financier, ni du point de vue du statut social, comparées à un poste d'ouvrier qualifié dans une grande entreprise ou d'employé dans une administration. De plus, le spectre de la Révolution culturelle et notamment des attaques contre les « intellectuels » flottait toujours sur la société. Pourvus d'un emploi à vie et d'un précieux système de protection sociale, jouissant d'un certain prestige – la classe ouvrière était censée être une avant-garde –, effrayés par les risques politiques d'un changement de statut, la plupart des jeunes ouvriers et employés n'ont guère eu le goût d'entrer à l'université. Si le jeu des relations et l'ouverture d'opportunités professionnelles ont laissé une grande place au hasard, nous verrons que la trajectoire professionnelle de mes informateurs n'a guère changé par la suite, qu'il y a eu des inflexions, des évolutions, mais que ce qui s'est passé au milieu des années 1970 a été déterminant pour la suite.

La politique de réforme et d'ouverture, les années 1980

Pour mes interlocuteurs, les années 1980 sont des années à la fois de prospérité et de mécontentement. Prospérité car tous évoquent une amélioration très nette des conditions de vie. On le comprend facilement, notamment pour les jeunes éduqués qui revenaient de la campagne. Même dans les années 1970 on vivait mieux en ville que dans les régions pauvres où la plupart d'entre eux avaient été envoyés. La situation des ouvriers s'améliorait, en tout cas sur les plans alimentaire et vestimentaire, même si dans les propos émerge l'idée qu'ils en auraient voulu un peu plus. L'assouplissement du contrôle politique a aussi été une bonne nouvelle. On pouvait voyager plus facilement, s'exprimer, critiquer certains aspects de la société chinoise. Ceux qui venaient d'une famille classée « bourgeoise » ont été particulièrement sensibles à l'abandon de la stigmatisation des individus en fonction de leur origine sociale.

Dorénavant, des « bourgeois » comme Madame Mao étaient traités comme tout le monde. Le fait d'être attaché à une unité de travail[22] – la situation de la plupart des urbains à cette époque – ne posait de problème à personne. L'emploi restait garanti, la protection sociale était assurée, un logement était fourni à chacun. Aucun ne rapporte qu'il a eu envie de profiter de l'opportunité donnée à cette époque aux Chinois de se lancer dans une activité privée, aucun n'a voulu prendre de risque. Pour tous, l'économie publique semblait être la seule économie légitime. « Plonger dans la mer », c'est-à-dire se lancer dans le capitalisme – un tout petit capitalisme à l'époque – semblait beaucoup trop aléatoire. On avait peur d'un éventuel retour à un socialisme pur et dur.

> « On était contents quand Deng est revenu, les choses se sont améliorées mais sans que cela ne change vraiment notre vie. […] On n'a jamais pensé se lancer dans les affaires. Seuls les gens un peu louches (les bandits, les chômeurs) plongeaient dans la mer. Nous, on préférait rester dans notre unité de travail. On avait un emploi, un logement, la protection sociale […] On était beaucoup plus libres mais on vivait quand même dans de tout petits appartements, et on n'avait pas d'argent. On était encore surveillés, on n'avait pas de vie privée. » (Zhang)

> « Je ne voyais pas bien ce que je pouvais faire dans le privé. Et puis c'était dangereux, on ne savait pas ce qui allait se passer. Imagine si tout à coup on revenait à l'époque maoïste, on aurait été accusés d'être des bourgeois et envoyés en prison. Non, dans les années 1980, on attendait que les choses s'améliorent dans notre unité de travail, que l'on mange mieux, que l'on soit mieux logés, que l'on puisse voyager, que l'on puisse faire un travail plus intéressant mais on ne voulait pas devenir capitalistes. Ce qui nous préoccupait c'était que ça aille mieux, on mangeait mieux, on s'habillait mieux par exemple, on était moins surveillés, il n'y avait plus toutes ces réunions politiques mais bon ça allait lentement. […] La vie restait routinière, surtout par rapport à ce qui se passait dans les pays étrangers, c'était pas très amusant. » (Zheng)

> « On était tous très contents que Deng soit au pouvoir. Je suis parti en 1985 aux Etats-Unis pour faire ma thèse. Ma femme que j'avais connue en Mongolie était partie un an avant. On avait fait un enfant. Mais finalement, on a divorcé quand j'étais aux Etats-Unis. » (Xiao)

> « Nous étions tous très contents que les vieux reviennent, on en avait marre de la politique chinoise. A l'époque, on pouvait s'exprimer facilement, on parlait de tout avec une grande liberté. […] On avait l'impression que les choses avançaient. Les dirigeants restaient frileux, ils avaient été éduqués avant. Deng était plus libéral mais il y avait beaucoup de résistance, notamment dans le domaine de la liberté politique. A l'université aussi les professeurs étaient vieux, l'un d'eux avait été élève de Durkheim. » (Liu)

> « Dans les années 1980, j'ai été nommé chercheur dans un centre de recherche sur le nucléaire puis je suis parti en Europe dans un laboratoire qui travaillait là-dessus. Je ne m'occupais pas de politique à cette époque, ce qui m'intéressait c'était ma carrière. Et puis mes parents étaient malades. » (Feng)

[22] Une unité de travail était une entreprise, une école, une administration qui devait entièrement prendre en charge les employés. La plupart fournissaient un emploi à vie, un logement, une protection sociale, une cantine, éventuellement des places de crèche, etc.

« Pour moi les années 1980 étaient des années où on parlait beaucoup de politique, on découvrait tout, on voulait plus de liberté, plus de démocratie, mais on restait socialistes, on regardait ce qui se faisait dans les pays capitalistes mais on ne voulait pas les imiter, on voulait continuer à transformer la société, la rendre plus juste. L'argent ne nous intéressait pas. Jamais on n'aurait fait du *business*. Comme journalistes on se sentait au service du peuple. Bien sûr il y avait de la censure mais on trouvait que cela allait mieux. Et puis la Chine devait se protéger pour pouvoir se développer. » (Deng)

« Dans les années 1980 nous étions contents de notre sort. Sur le plan matériel par rapport à avant c'était génial. En même temps c'était une période où nous étions au cœur de tous les mouvements, nous avons participé à tous, tout le monde était passionné par la politique. On voulait créer un nouveau régime, une nouvelle Chine. […] C'est aussi à cette époque que l'on a arrêté de classer les gens en fonction de leur origine familiale. Plus personne ne pouvait me traiter de bourgeoise et me discriminer pour ça. » (Mao)

Le mécontentement concerne d'une part le logement et d'autre part la « politique ». Mes interlocuteurs continuent de vivre dans de petits appartements souvent minuscules, à la limite de l'insalubrité, avec les toilettes et les douches communes. Le logement n'est pas équipé car il est encore difficile de se procurer une machine à laver ou une télévision. En ce qui concerne la politique, on repère deux attitudes différentes. D'un côté ceux qui s'en disent écœurés à vie, de l'autre ceux qui en retrouvent le goût. Les premiers vont s'occuper de leur carrière tandis que les autres vont vouloir contribuer à la transformation du système politique. On évoque les discussions, la participation à des mouvements ou en tout cas l'intérêt pour les questions politiques.

Les années 1990

Un événement et un phénomène symbolisent les années 1990 dans les entretiens. L'événement, c'est le mouvement de la place Tiananmen qui vient comme clore la période où mes interlocuteurs pensaient pouvoir changer la Chine. Le phénomène, c'est la généralisation du *business*.

« On était tous sur la place Tiananmen, mais ils n'ont rien pu faire nous étions trop nombreux, personne dans mon entourage n'a vraiment eu d'ennuis. On faisait pression pour que le journal soutienne les étudiants mais le chef ne voulait pas s'engager. Tous les journalistes étaient sur la place. Après la répression, on a abandonné la politique. J'ai fait comme tout le monde, j'ai fait du journalisme commercial. J'ai gagné pas mal d'argent. On faisait des publireportages pour des entreprises, de la publicité déguisée. » (Mao)

« Les années 1990 ont été très mauvaises pour nous. D'abord on a eu peur d'être arrêtés parce que nous étions allés souvent place Tiananmen. Mais personne ne nous a dénoncés. Partout c'était comme cela, les gens ne dénonçaient pas, on avait trop peur que la Révolution culturelle revienne. Ensuite avec le retour des réformes, on entendait dire de plus en plus que l'on allait mettre des gens à la porte, qu'il y avait trop de gens dans les entreprises. Finalement, on m'a mise à la

porte en 1996 mais comme j'avais un cancer, on m'a permis de travailler le soir et je n'ai été mise en retraite anticipée qu'en 2002. Heureusement on ne se débarrassait que d'une des deux personnes du couple, mon mari a donc pu continuer à travailler. […] C'était une époque affreuse, on a connu une vraie chute de revenus et surtout on était inquiets, on ne savait pas trop ce qui allait se passer. On a quand même pu devenir propriétaires de notre appartement (20 m²) à côté du Temple du Ciel, autrement je ne sais pas ce que nous aurions fait. Et puis, j'ai moi aussi essayé de trouver un emploi dans le secteur privé, j'ai commencé à faire des ménages, à m'occuper d'enfants pour des familles riches, et les choses se sont beaucoup améliorées. » (Zhang)

« En 1997, ma femme a été "descendue de son poste" (*xiagang*[23]). Elle ne touchait plus que le tiers de son salaire et deux ans après elle était en retraite anticipée. On devait payer les soins de santé et on n'était pas vraiment remboursés non plus. Il fallait en payer une partie et les médicaments se sont mis à être beaucoup plus chers. C'était un sale moment, j'avais calculé que du jour au lendemain on avait perdu au moins 30 % de notre revenu. On n'était vraiment pas contents. Et plein de gens se sont mis à faire grève, à manifester. […] Ma femme qui était comptable a fait des petits boulots et rapidement on a même amélioré nos revenus. » (Zheng)

« Jusque dans les années 1990, on n'aurait jamais pensé faire du *business*. On s'occupait que de politique. […] J'ai eu des ennuis après le mouvement de Tiananmen, je préfère ne pas en parler. Et tout de suite après en 1993, c'est mon propre journal qui m'a envoyé dans une filiale qu'il avait créée pour faire des affaires. J'ai accepté car on n'avait pas le choix. La politique, le changement social, c'était fini, tout le monde s'est mis à parler d'argent, de *business*, de consommation, etc. On n'aimait pas trop ça au début, faire des affaires, mais bon. […] C'était une boîte de relations publiques, on était payés pour aller à des conférences de presse et faire des papiers. On écrivait des articles sur des entreprises en faisant de la publicité pour elles. J'ai même fait d'autres trucs mais je ne veux pas en parler. Toute la corruption vient de cette époque. On a fait pas mal d'argent. » (Deng)

« A mon retour d'Europe, on m'a proposé d'être directeur d'une revue scientifique. J'ai fait un peu des affaires aussi, mais bon je suis à la retraite maintenant. » (Feng)

« Dans les années 1990, j'ai plongé dans la mer. Avant je n'y pensais pas du tout. Mais après 1989, la politique, les choses intellectuelles…, plus personne n'avait envie de s'en occuper. Grâce à mes relations et à mes compétences linguistiques, je suis entré dans une entreprise publique créée pour développer les relations économiques avec l'Afrique. Puis à la fin des années 1990 on a voulu me faire faire le sale boulot en licenciant à tour de bras, alors je suis parti et j'ai créé ma propre entreprise en Afrique où je vendais du matériel chinois. J'ai ensuite travaillé dans une ambassade chinoise en Afrique, je suis revenu en 2009 en Chine et je suis à la retraite. » (Liu)

« En 1989, j'étais aux Etats-Unis mais j'ai suivi cela de près, c'était vraiment enthousiasmant. Après l'échec, le massacre, je n'étais pas bien. A l'époque on nous a distribué des cartes vertes, on pouvait rester autant qu'on voulait. J'ai hésité. J'ai passé ma thèse mais comme je ne parlais pas très bien anglais, je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire là-bas. Je suis retourné dans mon université où on m'avait oublié. Et puis on a ressorti mon dossier et on a vu que j'avais eu une bourse américaine mais que j'avais été envoyé par le gouvernement chinois. On devait donc me

[23] Système qui permettait aux entreprises de licencier des ouvriers et employés à condition de leur verser une petite indemnité pendant deux ou trois ans. Devant la réaction parfois violente des ouvriers, les autorités ont interdit aux entreprises de licencier les deux membres d'un couple. En général, on licenciait la femme.

donner un poste à mon retour, et je suis redevenu professeur. […] Dans les années 1990, on faisait tous du *business*, même moi depuis les Etats-Unis, je faisais de l'import-export tout en étudiant. Faire des affaires c'était la seule chose excitante. On savait que l'on ne pourrait pas changer la Chine. » (Xiao)

Pour mes interlocuteurs, la démocratisation et l'occidentalisation n'étaient pas considérées comme un horizon indépassable à l'aube des années 1990. Bien au contraire, les systèmes démocratiques occidentaux étaient plutôt vus comme des repoussoirs, au même titre que la dictature socialiste. Il s'agissait plutôt de créer quelque chose de propre à la situation chinoise, à la fois socialiste et démocratique. D'où, on l'a vu, l'agitation intellectuelle et politique des années 1980. Mais la rupture s'interprète d'après eux comme la fin de la politique. L'introduction graduelle du capitalisme à la chinoise les a contraints à affronter une nouvelle fois une situation inédite. Ils n'ont pas eu le choix : après la répression du mouvement de Tiananmen, ils ont bien cru au retour d'une forme de Révolution culturelle. Alors que les perspectives de transformation politique semblent s'éloigner, le *business*, l'argent, les affaires ont représenté une échappatoire. Tous mes informateurs ont été touchés par ce phénomène. Ils n'en sont pas spécialement fiers, leurs propos et leurs attitudes laissent entendre qu'ils ont d'une certaine façon trahi. Mais cette conversion leur paraît inéluctable en raison de la situation de l'époque.

La société actuelle

Deux sentiments dominent aujourd'hui. D'une part une satisfaction générale quant aux conditions de vie : « c'est la meilleure période de notre vie » disent-ils, « notre » renvoyant à leur génération. Mais on perçoit d'autre part une sourde inquiétude, qui concerne à la fois la question du modèle politique et l'avenir de la société chinoise. Ni le modèle démocratique, ni l'autoritarisme à la chinoise ne rassemblent les suffrages. J'ai senti de la désillusion, du cynisme et de la résignation dès que j'abordais ces questions. C'est comme si, pour mes interlocuteurs, la modernité politique ne pouvait donner naissance qu'à des formules insatisfaisantes. Bien entendu, il faut nuancer. Certains, notamment ceux d'origine ouvrière, sont beaucoup plus radicaux dans leur volonté de soutenir le régime actuel, mais ce soutien semble plus de l'ordre du « moindre mal » que d'une adhésion franche et massive.

Quant à l'avenir de la société, il se lit à travers un discours assez désenchanté vis-à-vis de la nouvelle génération, et notamment de leur unique enfant. Même si tous ont de bons rapports avec lui, on sent une certaine forme de réprobation vis-à-vis d'une génération « que l'on ne comprend pas ».

« C'est sûr que la vie est bien mieux qu'avant. On a un grand appartement, une voiture, on peut voyager. […] Notre génération est très antigouvernement. Tout ce qui est gouvernement est mauvais. C'est Mao [par sa politique] qui nous a appris cela, mais la suite l'a bien démontré. Du coup nous sommes perdus, nous passons notre temps à discuter mais sans savoir ce que l'on pourrait faire. […] En pratique qu'est-ce que l'on pourrait faire ? Les élections ne sont pas un bon système, c'est le système des mafias [*heishehui*, littéralement organisations noires]. C'est

ceux qui ont l'argent et le pouvoir qui gouvernent. Je n'ai pas envie de cela. Quels types de gens peuvent sortir des élections ? S'il y avait des élections en Chine je ne voterais sans doute pas. Ce que l'on voudrait c'est de l'ouverture, du renouvellement, que l'on puisse discuter librement, que l'on ait du poids sur la politique. Mais nous ne sommes pas désespérés, on pense qu'il faut y aller doucement (*manman lai*). Certes, ce qui se passe depuis quelques années n'est pas très bon mais on verra. […] C'est bien la lutte contre la corruption, c'est un système et les gens exagèrent mais comme c'est un système, personne n'a intérêt à rendre la chose publique. Tout le monde en Chine est plus ou moins corrompu. […] Par rapport à mon fils, je ne suis pas comme la plupart des Chinois qui donnent de l'argent à leur enfant, qui lui achètent un appartement. Après, cela crée une dépendance et les gens ne sont pas contents. Les parents critiquent : "mon fils est comme cela", "je ne le comprends pas", etc. Je pense que chacun doit avoir sa vie. Evidemment il y a un énorme fossé entre ma génération et celle de mon fils. On a connu des choses extraordinaires, très bonnes et très mauvaises. On a beaucoup souffert, on a connu des tas de virages. Mais chacun doit avoir sa vie, indépendante, et qui lui plaît. » (Xiao[24])

« Maintenant la vie est très bonne. Le revenu augmente. Avant on n'avait rien, on ne pouvait même pas acheter des chaussures en cuir. Tu me demandes si je suis content ? Mais les gens de ma génération ne se posent pas des questions de ce genre, content ou pas content. Je suis un communiste. Quand il y a des difficultés, je suis content, quand les choses vont bien, je suis content. Quand le Parti me dit de faire ça, je fais ça, d'aller au Sichuan je vais au Sichuan, d'aller au Qinghai je vais au Qinghai, d'aller en Europe je vais en Europe. Je ne réfléchis pas, j'obéis. […] J'ai une fille. On se voit souvent, elle gagne très bien sa vie, je l'aide beaucoup financièrement mais elle, elle vient souvent nous voir. Ma femme est malade, elle vient l'aider à se soigner. Des fois on se dispute. Ils ne sont pas comme nous ces jeunes. Ma fille ne veut pas d'enfant, c'est bizarre. Et puis, ils dépensent beaucoup, ils veulent s'amuser tout le temps, ils critiquent tout. On est vraiment différents, on ne se comprend pas. […] Mais bon, c'est la nouvelle société. C'est le désordre. […] Dès que je sors de mon quartier, j'ai l'impression que tout est en pagaille. […] J'aimais bien vivre en Suisse, c'était paisible et propre. […] La Chine est sale. » (Feng)

« Aujourd'hui je suis à la retraite mais je m'occupe d'une fondation culturelle créée par un ami qui est homme d'affaires. Je travaille sur l'histoire, j'écris beaucoup. Je dirai que sur le plan économique la situation est bonne. Le grand problème c'est qu'il faut libérer la pensée, éliminer les vielles idées. La question politique est plus secondaire. Il faut libérer les énergies, permettre les innovations. C'est cela qui est le plus dur. […] La corruption c'est un système, on ne pourra jamais le régler. » (Liu)

« Aujourd'hui, la situation est très bonne par rapport à tout ce que l'on a vécu. Nos amis ont tous des appartements, des voitures, on voyage, on va aux Etats-Unis. Mais on est inquiets. D'abord pour la génération future. Il y a trop de compétition dans la société aujourd'hui, trop de difficultés pour les jeunes, le chômage des diplômés, etc. Les jeunes ne peuvent plus acheter d'appartements. Et puis il y a trop d'écarts entre les générations. Ma fille est diplômée en microélectronique d'une grande université de Pékin mais elle ne travaille pas là-dedans, elle est patronne d'un bar. Elle n'est pas mariée, elle n'a pas d'enfant. Je n'aurai jamais de petits-enfants [beaucoup d'émotion à ce moment-là]. Elle dépense sans compter, elle voyage, elle ne pense pas à se marier. On la voit seulement quand elle a besoin d'argent. […] Je trouve que

[24] Son fils travaille dans le spectacle et ne vit pas en Chine continentale.

la vie actuelle est désordonnée, rien n'est à sa place. […] Je me fais aussi du souci pour les pauvres dans les villes. Beaucoup de gens vivent chichement. Les vieux ont une petite retraite, notamment ceux qui travaillaient dans des entreprises publiques. On en connaît plein. La société chinoise est très inégalitaire et très injuste. […] Et puis les rapports avec les gens sont devenus très compliqués. Avant c'était simple, il y avait de la solidarité, de l'égalité, de la confiance, maintenant il y a de la jalousie, de la compétition, on n'a confiance qu'en quelques personnes. Et bien sûr on est aussi inquiets au sujet de la liberté de parler, de trouver des solutions politiques. Je ne pense pas que les élections soient une bonne solution, nous ne sommes pas prêts et puis je ne suis pas sûre que cela changerait beaucoup de choses pour les gens. La politique ne peut pas tout changer. » (Mao)

« Maintenant tout va bien sur le plan matériel. On a une vie simple mais agréable. Quand on voit d'où l'on vient on est plutôt contents. Mais il y a trop de changements, trop de problèmes, c'est trop compliqué aujourd'hui. Et puis sur le plan idéologique, ça va pas du tout, la nouvelle génération est perdue. […] La corruption n'est pas due à notre génération, c'est dû à celles d'avant et d'après. Nous, nous sommes une génération de gens honnêtes. […] Aujourd'hui les villes sont en désordre, sales et les gens indisciplinés. » (Deng)

« Je vis aujourd'hui les plus beaux jours de ma vie. On a une assez bonne retraite. J'ai gagné de l'argent en travaillant après ma retraite. On vient d'être expropriés. On habitait à côté du Temple du Ciel et le gouvernement veut faire une zone verte. L'appartement était petit, 20 m², mais comme c'est en plein centre, j'ai obtenu en échange deux appartements pour moi et ma fille et de l'argent pour les décorer et les meubler. C'est dans la banlieue mais près d'une station de métro. Il y a de nouveaux règlements à Pékin, on ne peut plus exproprier comme cela, il faut avoir l'accord des propriétaires. J'ai donc négocié dur. Les gens du Parti sont venus m'expliquer que c'était pour le bien du peuple que je devais collaborer, etc. Moi j'ai dit que je voulais bien partir, que je suis membre du Parti et que j'ai même été responsable de la cellule de la rue, mais que je me faisais vieille, que j'avais besoin de confort, d'espace, et que ma fille ne pouvait acheter un appartement, etc. Finalement, j'ai obtenu pas mal de choses. […] Je voyage beaucoup [elle revient de Thaïlande], je sors faire des excursions avec mes copines, je m'amuse bien. […] Pour moi ce qui est important c'est de visiter des endroits propres, bien ordonnés. […] Même Pékin est devenu complètement invivable, les gens sont entassés, il y a trop de migrants, nous les Pékinois, nous n'avons plus de place. […] Finalement, avec le recul on voit que l'on a eu de bons dirigeants, Mao, Deng Xiaoping, Jiang Zemin, Hu Jintao, Xi Jinping. Ils ont tous fait des erreurs mais ce sont des gens qui ont ouvert les yeux. Mao a fait des erreurs mais il nous a aussi sortis d'une situation catastrophique en 1949. Même la Révolution culturelle a eu des bons côtés, on s'est débarrassés des vieilles idées et des superstitions. On a pu se moderniser. Tous ces gens ont fait avancer la Chine à grands pas. Les erreurs, c'est dû au pouvoir politique. J'ai été sur la place Tiananmen, j'étais triste et en colère après mais finalement est-ce que la situation n'aurait pas été pire si nous avions gagné ? Deng avait peut-être raison. […] Je ne voudrais pas retourner dans les années 1950 mais la société est plus dure aujourd'hui. On ne peut plus faire confiance à personne. […] J'ai de très bons rapports avec ma fille mais la nouvelle génération est spéciale, ils ne peuvent pas nous comprendre. Ils n'ont pas souffert comme nous, en même temps ils ont une vie plus stressante, moins facile par certains côtés. […] La corruption ça ne nous concerne pas nous les petits. Ce sont les gens d'en haut. Peut-être que cela a été positif, ça a permis d'aller plus vite mais c'est bien de lutter contre, contre ces gens qui dépensent n'importe comment ou sont responsables de scandales. » (Zhang)

« On a une bonne vie maintenant. Bon je suis un peu inquiet pour la politique, je ne sais pas trop où on va. Mais je pense que la politique du Parti est bonne, c'est lui qui nous a apporté tout cela. Alors évidemment j'aimerais plus de liberté, moins de corruption, plus de droits mais quand on voit ce qui se passe dans les pays qui ont des élections, ce n'est pas mieux. C'est la crise chez toi non ? Il y a des pauvres qui vivent dans les rues, il y a plein d'histoires de corruption, tout le monde voulait Sarkozy et ensuite on l'a plus voulu, pareil pour Hollande. En Chine on ne veut pas Trump. […] Le PCC c'est pas trop mal. On est bien mieux qu'avant et les droits du peuple sont bien mieux respectés qu'avant, même si on peut encore faire mieux. Bref, c'est pas l'idéal mais c'est pas mal. […] J'ai du mal à comprendre la société aujourd'hui, trop de compétition, trop de tensions. Les jeunes ont une pression terrible. Ils travaillent beaucoup, ils changent sans arrêt d'emploi. Ils n'arrivent pas à acheter un appartement. Et pour entrer à l'université c'est dur, et même après pour trouver un travail. Alors ils sont différents de nous. Ils bougent, ils s'agitent, ils jettent l'argent par les fenêtres. Pour nous c'est une drôle de société. » (Zheng)

Une génération singulière

Faute de place, je n'ai présenté ici qu'une petite partie des éléments biographiques que les récits de vie des sept informateurs m'ont procurés. Il ne s'agit donc pas d'affirmer d'une façon absolue que les Chinois urbains nés à la fin des années 1940 et au début des années 1950 constituent une génération. Il ne s'agit pas non plus de montrer de manière irréfutable que la tendance, les dispositions, l'*habitus*, l'imaginaire de ces Chinois expliquent les caractéristiques de la société chinoise actuelle. Dans le cadre limité de ce texte, j'essaie de montrer en quoi un certain nombre de faits, d'événements fondateurs, de phénomènes relatés par des informateurs ou observés par ailleurs permettent d'éclairer « le problème des générations » dans le contexte de l'histoire récente de la Chine et de mieux comprendre certaines spécificités de la société chinoise. Dans les deux cas il s'agit d'intuitions liées à des régularités que j'ai constatées dans les discours et les comportements[25] ou que d'autres ont pu noter[26].

La première chose qui frappe dans ces propos est la nature spécifique de la socialisation primaire des informateurs. Celle-ci s'est développée dans un espace limité. La famille était logée dans un quartier, aux contours bien définis comme on l'a vu. On allait à l'école dans ce quartier, on y faisait ses courses, on s'y divertissait. On en sortait peu. Les enfants en pension connaissaient une autre forme de socialisation mais une même limitation des déplacements. Les individus développaient des relations intenses avec ceux qui partageaient le même espace qu'eux. La notion de différenciation sociale jouait un rôle marginal. Tous semblaient faire partie de la même communauté. L'ennemi, le bourgeois, le propriétaire foncier se situait à l'extérieur. Ce monde aseptisé, protégé, assez homogène était aussi un monde plein de certitudes. C'était une époque révolutionnaire dans laquelle la société précédente était un repoussoir. Il s'agissait d'en construire une nouvelle et on ne manquait pas de le rappeler à la génération montante. A

[25] J.-L. Rocca, *The Making of the Chinese Middle Class*, *op. cit.*

[26] Concernant le domaine politique, voir notamment E. Frenkiel, *Parler politique en Chine*, Paris, PUF, 2014.

partir de la fin des années 1950 on a encouragé la dénonciation des parents par les enfants, ou plus exactement on les a encouragés à signaler « les choses bizarres » (Zheng) dont ils pouvaient être témoins. Cette volonté de former une nouvelle génération de jeunes révolutionnaires s'est doublée de fortes exigences en matière de discipline. Pour le Parti communiste chinois, être révolutionnaire signifiait créer une autre société à la place de l'ancienne, mais une autre société définie d'emblée par le Parti. Il fallait être révolutionnaire et discipliné. Il ne devait exister aucune discontinuité entre les différentes formes d'autorité. Le Parti était au-dessus de tout mais famille, école, etc. devaient être à l'unisson. A aucun moment les informateurs n'ont évoqué de contradictions entre ces différentes instances. La politique menée par le PCC semble avoir uni l'ensemble.

Le dernier élément caractérisant la socialisation primaire de cette époque est le style de vie. La vie était simple voire frugale, calquée sur celle des classes populaires de l'ancien régime. L'essentiel de la consommation se déroulait dans un cadre collectif. Il ne s'agissait pas seulement d'une frugalité de fait due aux difficultés économiques du pays, mais à un imaginaire propagé par les autorités et manifestement incorporé jusqu'à aujourd'hui par les membres de cette génération. Etre riche représentait un contre-modèle et la consommation un contre-objectif. Le style de vie devait être au service du collectif, et la consommation individuelle limitée pour permettre la construction d'une autre société.

Notons enfin que la cohérence des propos concerne aussi le jugement global porté sur la période. Même ceux qui ont subi une forme de ségrégation à cause de leur origine sociale n'en ont pas une mauvaise image, bien au contraire. Les événements dramatiques comme le Grand Bond en avant ou le mouvement antidroitier sont comme gommés. Les enfants étaient-ils tenus à l'écart ? Mes informateurs vivaient-ils dans un espace effectivement homogène ? Reconstruisent-ils leur mémoire pour donner à leur enfance une image idéale ? L'important est que les années 1950 restent perçues comme une espèce d'âge d'or où les rapports étaient égalitaires et chaleureux, les conditions de vie correctes et la vie calme et ordonnée.

Malgré la cohérence de l'*habitus* de cette génération, un trait au moins permet d'introduire une certaine différenciation sociale. Seuls les deux informateurs d'origine paysanne/ouvrière évoquent leur famille élargie. Pour eux, à côté du quartier, une autre réalité sociale semble avoir existé. Rappelons que le boom de l'industrie chinoise dans les années 1950 s'est appuyé sur l'emploi massif de paysans. Pour eux, la victoire du Parti communiste chinois a sans doute représenté une moins grande rupture que pour d'autres : ils ont conservé leurs relations avec leur milieu d'origine. C'est semble-t-il moins le cas pour les membres du panel issus de familles de révolutionnaires, de familles bourgeoises ou petites-bourgeoises. Dans tous les entretiens, il apparaît que ces familles ont subi un phénomène d'éclatement. Eclatement à cause de la guerre civile mais aussi à cause de la rupture qu'a introduite le nouveau régime. Les révolutionnaires ont rompu avec leur famille, les conflits politiques ont rejeté les parents dans des camps différents. Ces choix ont conduit par la suite à la classification des individus dans des catégories antagonistes. Dit autrement, la crise de reproduction des élites a été plus forte que la crise de reproduction des classes populaires.

La Révolution culturelle apparaît comme une violente crise de reproduction des élites. Toutes les autorités ont perdu leur emprise sur la société. Cette première génération socialiste, qui devait

rejoindre pour une grande part la classe dominante (les cadres du Parti et de l'administration), s'est retrouvée abandonnée pendant de longs mois avant d'être brutalement mise sur de nouveaux rails. La rupture avec l'*habitus* acquis précédemment a donc été duale. Dans un premier temps, tout l'appareillage qui le sous-tendait s'est écroulé. L'autorité des parents, des professeurs, des policiers etc. a été anéantie. Le système disciplinaire s'est retrouvé cul par-dessus tête : les institutions se sont mises au service des étudiants, qui, jusque-là contraints dans un espace réduit, ont pu voyager, prendre des décisions, voire se faire obéir. Dans un deuxième temps, avec le retour à l'ordre, la situation n'est pas revenue à la normale. Les étudiants ont pu plus ou moins négocier leur départ à la campagne, même s'ils n'ont pas eu le choix de partir. Ce départ les a maintenus en dehors du cercle étroit où s'était déroulée leur socialisation primaire. Surtout, elle les a conduits à remettre la politique en cause, qui dorénavant faisait peur et était perçue comme dangereuse. Ils s'en sont éloignés. De fait, cette génération a dû renégocier son attitude. Elle est restée disciplinée. Peu de jeunes étudiants ont fait dissidence, l'ordre public est demeuré impressionnant compte tenu du chaos. Mais dans le même temps, on ne croyait plus trop à la justification de cette discipline : la construction d'un nouvel ordre social. La découverte de la misère de la paysannerie a contribué à accentuer encore cette remise en cause. Le refus d'aborder la question de sa propre violence traduit aussi le rejet de la Révolution culturelle : « c'est pas moi » est le cri unanime de mes interlocuteurs. L'émotion est forte quand ils évoquent les violences.

L'autre enseignement, c'est le rôle des relations personnelles nouées de la fin des années 1960 au début des années 1980. C'est d'ailleurs l'élément qui semble faire que cette période n'est pas entièrement vue de manière négative. On part en groupe, des amitiés se créent, des amours se nouent. Bien sûr, tout cela semble être dans la logique des choses, « c'est de leur âge » dira-t-on. Certes, mais la situation est tout de même très spécifique. Tous mes interlocuteurs ont rencontré leur conjoint lors de leur exil rural. Les couples seront solides – les amitiés aussi –, un seul interlocuteur sur sept a divorcé (je note que le couple était alors à l'étranger, sans m'aventurer à en tirer une conclusion). Ils se sont mariés sur place, dans un cercle étroit mais jamais avec des gens du cru. Surtout, c'est pour survivre, au sens premier du terme, qu'il leur a fallu nouer de sérieuses relations et sentimentaliser les rapports sociaux. Plusieurs d'entre eux ont évoqué ces liens avec beaucoup d'émotion : les dons de nourriture entre amis, l'entraide en cas de problème de santé, la protection contre les agressions. L'individu a gagné en autonomie mais les vies sont devenues fragiles. Sur un hasard, une impulsion ou une décision prise on ne sait où, on se retrouvait au Qinghai, au Yunnan, au Guangxi ou à travailler dans une entreprise urbaine.

C'est aussi en grande part grâce aux relations que l'on va se sortir de l'ornière et commencer une carrière. La narration est toujours dramatique. Les choses se sont jouées ici aussi sur un coup de dé, une recommandation, un piston, un appel téléphonique. Les destins ont tenu à peu de chose. On avait tellement besoin de sang neuf dans les professions intellectuelles que les jeunes éduqués devenaient une denrée rare dont on ne pouvait se passer. Il y avait donc des opportunités mais c'est en étant connecté à un réseau qu'on en était averti. Il n'y avait ni petites annonces, ni agences pour l'emploi, ni Internet pour diffuser l'information. Ces débuts de carrière – et bien sûr les réseaux qui les ont favorisés – ont été d'autant plus déterminants

que l'impulsion donnée a généralement été définitive. Mes interlocuteurs ont évolué mais il n'y a pas eu de rupture majeure par la suite.

Une forte ligne de fracture en matière de différenciation sociale s'est alors manifestée. Les privilégiés (fille et fils de cadres, bourgeois, petits-bourgeois) et les classes populaires ont connu un jeu de bascule. Les deux catégories ont été gardes rouges, mais les privilégiés ont rapidement été envoyés en rééducation tandis que les classes populaires, bien classées selon la vulgate maoïste, ont pu rester en ville et obtenir un emploi d'employé ou d'ouvrier dans une entreprise d'Etat. Or à la fin des années 1970, la fortune s'est inversée, les réprouvés d'hier ont été les bénéficiaires du retour à la normale. Les universités ont rouvert et ont pris la formation des futurs cadres de la nation en charge, même s'il a fallu attendre les années 1990 pour que l'accès à l'éducation supérieure devienne un gage de prestige et de richesse. Les classes supérieures ont pu aller à l'étranger, les classes populaires sont restées sur place. Il faut voir dans ce destin différencié l'effet d'un niveau de capital social divergent. L'ascension sociale des premiers a contribué à une diversification des réseaux. Tout une génération s'élevant, la probabilité de connaître des gens influents s'est accrue. Les ouvriers ont été renvoyés à un petit espace social dominé.

Un autre clivage est apparu dans les années 1980 entre ceux qui se sont profondément engagés dans les mouvements des années 1980, notamment celui de Tiananmen, et ceux qui se sont surtout occupés de leur carrière. Certains sont « retombés dans la politique » mais dans une politique qui n'avait rien à voir avec celle de la Révolution culturelle. On soutenait les réformistes parce qu'ils parlaient moins de lutte de classes, d'orthodoxie, de surveillance, d'ennemis que de calme, d'harmonie, de retour à une vie normale. Ce rejet de la politique en tant qu'activité de domination, de technique de pouvoir, a néanmoins laissé la place à un intérêt passionné pour le politique perçu comme lieu de débat sur la nature, l'organisation et la répartition du pouvoir. Contrairement à la période actuelle où le modèle de la démocratie de marché joue un rôle pivot dans les interrogations politiques, ces débats ont été très pluralistes. On ne voulait ni basculer du côté des pays occidentaux, ni retomber dans les affres des années 1960 et 1970, mais créer quelque chose de nouveau. On n'imaginait ni passage au capitalisme, ni même un système dans lequel l'économie privée jouerait un rôle essentiel. Faire de l'argent, se lancer dans les affaires n'était toujours pas d'actualité, c'était une activité de marginaux. Cette tendance propre à l'*habitus* primaire des interlocuteurs a néanmoins subi une inflexion sous la forme d'un intérêt grandissant pour un style de vie nouveau. Pour la première fois ils ont parlé de niveau de vie, de consommation, de voyages, de loisirs, d'ouverture vers le monde, sans cesser néanmoins de s'intéresser à la question du pouvoir. C'est par le politique que l'on abordait les problèmes de niveau de vie autour des notions de justice sociale, de juste rétribution. Beaucoup voulaient conserver la structure de la société socialiste – et ses avantages en termes de sécurité et de solidarité – tout en profitant des bienfaits de la société de consommation.

La première génération du socialisme est paradoxalement celle qui a construit et subi les prémices du capitalisme à la chinoise. Construit car lorsque les réformes radicales des années 1990 ont eu lieu, lorsque devenir riche est devenu glorieux, lorsque la société de consommation a commencé à s'installer, ils avaient l'âge d'en profiter. Ils occupaient déjà des positions de pouvoir, ils avaient accès aux premiers balbutiements du marché immobilier.

Mais cette génération est aussi une génération de victimes puisque la liquidation du secteur économique public a d'abord frappé les quarantenaires et les cinquantenaires de l'époque.

Ce qui étonne est la facilité avec laquelle mes informateurs sont passés au *business*. Ils ont été fragilisés par les événements de la place Tiananmen, certains ont eu des ennuis – ils n'ont pas voulu donner de détails. Tous ont cru au retour des pires heures du maoïsme. Dans ce contexte, le fait que l'on en revienne aux réformes a été une divine surprise. Le débat sur le politique était définitivement enterré mais une nouvelle perspective se profilait. Faire du *business* n'est donc pas un choix, tous semblent avoir été happés par le mouvement, acceptant une orientation à laquelle leur *habitus* n'était pas préparé. Certes, le terme de « trahison » n'est pas employé par mes interlocuteurs, mais lorsqu'ils parlent de l'époque où ils ont « plongé dans la mer », ils ont tous un sourire un peu gêné. Il faut préciser que la transition a été douce : aucun n'a vraiment changé de profession, c'est leur profession qui s'est mise au service du capitalisme. Les ouvriers ont eu un destin plus différé que différent. Beaucoup ont perdu leur emploi et vécu quelques années difficiles, mais ils ont fini par plonger dans la mer du capitalisme à leur tour et se sont reconvertis dans des activités privées, même si celles auxquelles ils ont eu accès étaient moins lucratives que le *business* des privilégiés.

A travers ces expériences communes, on voit que cette génération fait preuve à la fois d'une certaine discipline et de beaucoup d'à-propos. Peu d'oppositions frontales avec le gouvernement mais une grande capacité à s'adapter à un nouveau contexte. Comme dans les années 1970 et 1980, ils se sont sortis d'affaire par les réseaux de relations. Pendant les années post-Tiananmen, certains ont été protégés par des amis. La plongée dans la mer du capitalisme a été facilitée par le capital social accumulé précédemment. Les ouvriers et employés licenciés ont eux aussi retrouvé du travail par piston.

Il reste néanmoins que le jugement qu'ils portent sur la société actuelle est très critique. Tous expriment leur contentement à l'égard de certains de ses aspects, pour l'essentiel la société de consommation et ce qu'elle permet en matière de confort et de loisirs. Ils font l'expérience de réalités – la propriété, les voyages – dont ils n'avaient même pas l'intuition auparavant. Néanmoins le jugement général est globalement négatif :

> « Cette société est un peu l'inverse de celle que l'on voulait construire dans les années 1950. » (Xiao)

La vénalité, le manque de confiance et de solidarité dominent à leurs yeux les rapports interpersonnels : « on ne peut plus laisser nos vélos sans antivols », « il n'y a que l'argent qui compte », « on ne pense qu'à dépenser de l'argent », « on ne pense pas à l'avenir et à la société ». Tous se sentent en sympathie avec un idéal de vie frugale, alors qu'ils représentent sans nul doute la génération la plus fortunée de Chine. Ils passent beaucoup de temps à trouver le meilleur prix, achètent toujours « milieu de gamme », voyagent d'une manière très organisée, considèrent l'épargne comme une injonction morale. La plupart du temps ils sont propriétaires d'un véhicule – « parce qu'aujourd'hui il faut acheter une voiture » (Deng) – mais ils achètent tous le même type de véhicules.

On peut donc dire que cette génération vit dans une société dont elle aime la prospérité et la (relative) liberté mais déteste les principes. C'est la société qu'elle a construite mais elle

s'y sent étrangère. La distance que mes interlocuteurs ressentent par rapport à leur enfant concrétise ce paradoxe : il ne respecte pas les us et coutumes, il n'est pas responsable, il vit au jour le jour.

Dans le domaine politique aussi les jugements sont paradoxaux. Ils continuent à s'intéresser aux problèmes de la société et à la question du pouvoir – surtout les classes supérieures – mais sont tétanisés – physiquement – par l'évocation de possibles troubles politiques. L'expérience commune de la Révolution culturelle et des événements de la place Tiananmen en ont fait des chantres de la stabilité politique. Quand on parle politique le clivage n'oppose pas les démocrates aux autoritaires, mais ceux qui ne s'intéressent plus du tout à ces questions et qui soutiennent le système du parti unique à ceux qui s'y intéressent encore mais expriment un total désarroi. La démocratie représentative ne recueille pas plus les suffrages que l'autoritarisme. Les deux sont vus comme des sources de désordre et de possible répression. Mais aucun autre ordre politique n'est évoqué. Les réflexions sur le politique semblent appartenir au passé.

L'historicité des *habitus*

Un des grands paradigmes toxiques des études chinoises est de considérer tout phénomène, tout comportement, toute représentation comme l'expression d'une culture ancestrale. La réflexion en termes de générations, comme celle en termes de classes, permet de déjouer ce paradigme. Elle permet d'historiciser les pratiques et les imaginaires sans se référer à une nature originelle. Ce travail de généalogie conduit à rechercher dans l'histoire vivante les mécanismes qui ont amené tel ou tel groupe d'individus à se comporter et à penser de telle ou telle manière. Par histoire vivante j'entends l'histoire que les générations passées, mais encore actuelles ont pu relater et grâce à laquelle le lien généalogique est préservé. Ainsi, essayer d'évaluer l'impact de la génération d'enfants qui ont pour la première fois été socialisés par le Parti communiste chinois permet-il de lever le voile sur des particularités jugées souvent curieuses, paradoxales, contradictoires par les chercheurs du champ des études chinoises, tout en évitant le biais culturaliste.

La première particularité qui étonne les observateurs est l'attachement radical à la stabilité politique et à la peur du désordre. On s'étonne que les Chinois, et bien évidemment d'abord et avant tout la classe moyenne, et cela quelles que soient les générations, ne réclament pas la démocratie et semblent passifs devant un « autoritarisme » que s'est encore renforcé ces dernières années. Une couche sociale aussi aisée et éclairée ne devrait-elle pas s'opposer au « pouvoir » ? Il est vrai que cette disposition à l'ordre ne se retrouve pas seulement dans le discours sur la société mais aussi dans les pratiques quotidiennes. Les intérieurs de la classe moyenne sont généralement impeccablement rangés et propres, cliniques pourrait-on dire. Un site touristique est jugé d'abord par sa propreté et son « ordre ». La vie personnelle doit elle-même suivre une certaine trajectoire. Les études, le mariage, la maternité doivent intervenir à un âge précis. Or cette disposition, souvent présentée comme une manifestation de la nature autoritaire de la culture chinoise, se retrouve à l'identique dans l'*habitus* primaire de cette génération, même s'il a été remis en cause tout au long de la période.

Cette soi-disant « nature autoritaire » de l'âme chinoise est toutefois en contradiction avec le fait que les conflits sociaux s'y multiplient. Ainsi du mouvement de protestation des propriétaires contre les abus des promoteurs immobiliers et des gestionnaires de résidences qui s'est développé avec force jusqu'au début des années 2010. Les meneurs en étaient souvent des résidents en fin de carrière ou qui venaient de prendre leur retraite, c'est-à-dire des gens de la génération étudiée. Parler de passivité, de soumission, est donc un non-sens. En réalité, l'attitude politique qui domine en Chine aujourd'hui est sous l'influence de l'*habitus* des enfants de la révolution, un *habitus* constamment négocié, mélange de la passion du politique et de discipline volontaire. On défend les principes d'ordre et de devoir, mais on n'a qu'une confiance limitée dans la capacité de l'Etat à assumer ses tâches. Le gouvernement doit être respecté, mais il est perçu comme miné par la corruption et l'arbitraire. Il est nécessaire de défendre ses intérêts. Cette génération a été la première à pouvoir défendre quelque chose et elle ne s'en prive pas. Mais il n'est pas question pour autant de remettre en cause la stabilité politique en se battant pour l'avènement d'une démocratie représentative ou même en s'insurgeant contre l'Etat.

Deuxième observation, les Chinois ont une attitude paradoxale par rapport à la consommation. D'un côté, dépenser de l'argent semble être leur obsession première. Qu'ils soient travailleurs migrants ou touristes aisés, ce sont des consommateurs compulsifs. Pourtant, la Chine est un des pays où le taux d'épargne est le plus haut du monde. La consommation croît de manière importante mais cette croissance suit globalement l'augmentation du PIB. C'est un des casse-tête du gouvernement qui voudrait faire de la consommation domestique le principal moteur de la croissance. Cette relative faiblesse est due en partie à des facteurs objectifs, comme le développement limité du crédit. Néanmoins, les facteurs subjectifs restent déterminants. Dans les propos de mes interlocuteurs, mais aussi dans les entretiens que j'ai effectués dans le passé, transparaît un lien étroit entre épargne et crainte de l'avenir. « On ne doit dépenser que ce que l'on a » (Deng) est un *leitmotiv*. La peur toujours constante de l'éruption de troubles politiques ou de difficultés économiques, les incertitudes concernant les retraites ou la couverture d'assurance maladie, le renchérissement considérable des frais de scolarité renforcent cette frilosité vis-à-vis de la consommation. Il reste que cette frilosité est bien plus grande dans la génération des enfants de la révolution et qu'elle ne peut pas ne pas avoir de relations avec leur disposition à la frugalité.

Enfin, le rôle central, prétendument ici aussi de nature, des relations (*guanxi*) dans le fonctionnement de la société chinoise est à mettre en parallèle avec l'expérience fondatrice de cette génération. La population chinoise n'a pas confiance dans le marché, notamment dans sa capacité à proposer des produits alimentaires de qualité. Les entrepreneurs préfèrent embaucher des gens qu'ils connaissent et acheter des équipements proposés par des personnes de confiance. C'est aussi souvent en mobilisant des relations que l'on trouve des clients. La société urbaine est une société de réseaux, sur lesquels on compte en priorité pour régler les menus problèmes de la vie quotidienne, comme trouver un bon restaurant ou un domestique. Les citadins sont abonnés à une quantité énorme de groupes de discussions *wechat*, incluant amis d'enfance, camarades de classe (primaire, secondaire, université), anciens compagnons d'exil à la campagne, collègues de travail, qui sont des sources majeures d'information. Cette méfiance vis-à-vis du marché se double d'une méfiance vis-à-vis de l'Etat. Un Etat perçu comme plus répressif que protecteur, plus trompeur – notamment à cause de la corruption

– que digne de confiance. Les relations sont au contraire perçues comme un facteur de sécurité et de protection, le réseau comme un espace de confiance. Ici aussi on retrouve de nombreux traits de l'*habitus* de la génération des parents et des grands-parents nés à l'aube de la Chine socialiste.

A la lecture de ces éléments – il y en a beaucoup d'autres à explorer – on peut être frappé par la parenté entre l'*habitus* de cette génération et celui d'une partie de la classe moyenne chinoise, celle qui se caractérise par un style de vie conservateur, un imaginaire de consommateur raisonnable. Ethique de la frugalité, conformité aux modes du plus grand nombre, attirance pour les marques les plus connues, goût prononcé pour la cuisine chinoise, rejet des pratiques et des objets culturels trop occidentaux ou exotiques sont les composantes de ce style de vie[27]. Sur le plan des représentations politiques, on retrouve la même ambiguïté avec des références à la justice, aux intérêts collectifs, avec un esprit revendicatif et critique prononcé mais une aspiration à l'ordre et à la discipline. Rien n'est dû au hasard dans cette paternité. Après avoir été la génération des enfants du socialisme, la génération perdue, la génération retrouvée, la génération des premières réformes, cette génération est celle de l'ouverture au capitalisme. Elle a dû redéfinir son *habitus*, conserver ce qu'il était possible de conserver, abandonner ce qui devait l'être et se créer une nouvelle identité. Cette identité ne pouvait se créer que dans l'ambiguïté, le paradoxe et la contradiction.

Dans ce cadre, il est nécessaire d'insister sur la force de la reproduction des classes sociales depuis 1949. Les enfants des premières années du régime que la socialisation primaire devait transformer en classe dominante – projet abandonné pour cause de Révolution culturelle – sont devenus la première génération de la classe moyenne du capitalisme à la chinoise. Le soutien néanmoins critique au régime qui domine dans cette génération s'explique aussi par cette proximité constante avec la haute classe dirigeante, à travers tous ses virages idéologiques.

Certes le règne de cette génération est en train de s'achever. Déjà, une autre partie de la classe moyenne développe un style plus multiculturel et plus hédoniste, et les enfants de cette classe moyenne conservatrice entrent en conflit « culturel » avec leurs parents. Mais l'*habitus* lancé dans les années 1950 et ses multiples métamorphoses semblent encore bien vivants aujourd'hui.

[27] J.-L. Rocca, *The Making of the Chinese Middle Class*, *op. cit.*

Tableau récapitulatif des principaux éléments de la biographie des informateurs.

	Milieu social d'origine	**Situation durant la Révolution culturelle**	**Situation dans les années 1970-1980**	**Situation dans les années 1990**	**Conditions de l'entretien**
Monsieur Deng	Né en 1948. Parents petits propriétaires (père boutiquier).	Lycéen ; garde rouge ; envoyé dans le Yunnan.	Des études de chinois ; journaliste.	Journaliste ; homme d'affaires.	Première rencontre, dans un bar.
Monsieur Feng	Né en 1947. Parents militaires dans l'ANP, militants communistes.	Lycéen ; garde rouge ; envoyé dans un centre de recherche.	Des études de physique ; professeur d'université ; séjour à l'étranger.	Professeur d'université.	Première rencontre, dans son bureau.
Monsieur Liu	Né en 1954. Parents paysans, membres du parti.	Lycéen ; départ volontaire pour l'armée.	Des études de langue ; chercheur dans une université.	Fonctionnaire ; homme d'affaires puis de nouveau fonctionnaire.	Première rencontre, dans la *guest-house* d'un ami.
Madame Mao	Née en 1948. Famille bourgeoise.	Lycéen ; garde rouge ; envoyé dans le Yunnan.	Des études de journalisme ; journaliste.	Journaliste ; conseiller en communication.	Première rencontre, dans un centre culturel.
Monsieur Xiao	Né en 1948. Parents cadres administratifs, membres du parti.	Lycéen ; garde rouge ; envoyé en Mongolie.	Des études d'histoire ; thèse aux Etats-Unis ; Professeur d'université d'histoire.	Professeur d'université d'histoire.	Première rencontre, dans un bar.
Madame Zhang	Née en 1953. Parents paysans récemment installés à Pékin.	En dernière année d'école primaire ; employée d'une entreprise d'Etat.	Employée d'une entreprise d'Etat.	En retraite anticipée ; femme de ménage.	Ami, chez elle.
Monsieur Zheng	Né en 1948. Famille de paysans récemment devenus ouvriers.	Lycéen ; garde rouge ; ouvrier dans une entreprise d'Etat.	Ouvrier dans une entreprise d'Etat.	Ouvrier dans une entreprise d'Etat.	Ami, chez lui.

Références

Beaud Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, n° 35, 1996, pp. 226-257.

Beaud Stéphane, Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1997.

Bertaux Daniel, *Le Récit de vie*, Paris, Armand Colin, 1997.

Bonnin Michel, *Génération perdue. Le mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne en Chine, 1968-1980*, Paris, Editions de l'EHESS, 2004.

Davis Deborah, *The Consumer Revolution in Urban China*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2000.
-----, *Urban Spaces in Contemporary China. The Potential for Autonomy and Community in post-Mao China*, Cambridge, Woodrow Wilson Centre Press et Cambridge University Press, 1995.

Dickson Bruce, *Red Capitalists in China. The Party, Private Entrepreneurs, and Prospects for Political Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Elias Norbert, *La Société des individus,* Paris, Fayard, 1991.

Fairbank John, *La Grande révolution chinoise : 1800-1989*, Paris, Flammarion, 1989.

Gold Guthrie, Wank David, *Social Connections in China. Institutions, Culture, and the Changing Nature of* Guanxi, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

Leys Simon, *Les Habits neufs du président Mao*, Paris, Champ Libre, 1971.
-----, *Ombres chinoises*, Paris, Champ Libre, 1974.

Mannheim Karl, *Le Problème des générations*, Armand Colin, 2011 [1928].

Mengin Françoise, Rocca Jean-Louis, *Politics in China : Moving Frontiers*, New York, Palgrave, 2002.

Naughton Barry, *Growing out of the Plan : Chinese Economic Reform, 1978-1993*, New York, Cambridge University Press, 1995.

Nossik Sandra, « Les récits de vie comme corpus sociolinguistique : une approche discursive et interactionnelle », *Corpus, n°* 10, 2011, p. 119-135.

Pasqualini Jean, *Prisonnier de Mao*, Paris, Gallimard, 1978.

Passeron Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, Vol. 31, n° 1, pp. 3-22.

Rocca Jean-Louis, *La Condition chinoise. La mise au travail capitaliste à l'âge des réformes (1978-2004)*, Paris, Khartala, 2006.
-----, *La Société chinoise vue par ses sociologues. Migrations, villes, classe moyenne, drogue, sida*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2008.
-----, *The Making of the Chinese Middle Class*, New York, Palgrave McMillan, 2017.

Schwartz Olivier, « Symposium sur "Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion" », *Sociologie du travail*, Vol. 41, n° 4, 1999, pp. 453-479.

Shirk Susan, *The Political Logic of Economic Reform in China*, Berkeley, University of California Press, 1993.

Thomas William Isaac, Zaniecki Florian, *The Polish Peasant in Europe and America, Monograph of an Immigrant Group*, Vol. III : *Life Record of an Immigrant*, Boston, Badge, 1919.

Wank David, *Commodyfing Communism. Business, Trust and Politics in a Chinese City*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

Whythe Martin, Parish William, *Urban Life in Contemporary China*, Chicago, University of Chicago Press, 1984.

Les Etudes du CERI
Directeur de collection : Alain Dieckhoff
Rédactrice en chef : Judith Burko
Attachée de presse : Karolina Michel